

Midi à sa porte

Anaïs Gachet

Après l'angélus, l'arrosage des géraniums commence. L'affaire se poursuit parfois jusqu'à midi. Chaque maison à son rythme. Depuis que le maire en a fait l'une des priorités de son mandat, obsédé par l'idée d'avoir sa deuxième fleur du label « *Villes et villages fleuris* », tout Bargasse, dans un élan de pitié déguisé en solidarité, s'est mis à arroser, tailler, engraisser – souvent plus qu'il ne faut – ces plantes à la beauté discutable. De la place Clemenceau au monument aux morts en passant par la Placette de la Paix, sur la route qui mène au château en ruines jusqu'au terrain de boules flambant neuf, des géraniums de toutes les couleurs n'en peuvent plus de fleurir tant les habitants veulent faire plaisir au petit John.

*

Les conditions tragiques de son élection trois ans plus tôt, ont placé sous le signe de la poisse, son mandat tant brigué de maire des Bargassiens. Le genre de poisse qui colle aux basques jusque sous les draps du lit conjugal, celle que tout le monde voit, sauf les types comme John. Pendant que l'on dépouillait les derniers bulletins de vote, juste avant d'annoncer sa victoire, une rumeur était venue tout foutre en l'air. Vingt ans qu'il se présentait sans relâche à chaque municipale, vingt ans qu'il espérait un jour ceindre l'écharpe tricolore, se faire appeler *Monsieur le Maire* et prononcer des discours devant une petite foule l'écoutant d'une seule oreille, les yeux rivés sur la tapenade du buffet. À quelques heures de la consécration, l'information courait dans la grand-rue : le ferronnier s'était suicidé. On disait qu'il s'était jeté sous le train de 17 h10 destination Vintimille, à cause d'une sombre histoire de dettes. Certains contestaient cette version et disaient plutôt que c'était le TGV en direction de Marseille, même qu'il aurait dû attendre jusqu'à 18 h30 en plein cagnard tout l'après-midi parce que celui de 15 h15 n'était jamais arrivé à cause de la grève... *Tu te rends compte ? Qué tristesse...* Toujours est-il que s'en était fini du ferronnier et que le lendemain des élections, autour de la fontaine, on ne parlait que de lui. Pas tant qu'on l'aimait, ni qu'on le connaissait si bien que ça, mais dès qu'une nouvelle

pareille arrache le village à son quotidien, tous s'y accrochent pour se sentir un peu plus vivants. On se la raconte encore et encore, on la déforme et en engendre d'autres jusqu'à se sentir repu, non pas du malheur des autres, mais des existences insipides des uns. À la lumière des drames, les vies mornes semblent toujours douces.

Le lendemain soir des élections, le discours d'investiture du petit John s'était transformé en éloges du professionnel du fer forgé et en condoléances. Tout le village affichait une tête de circonstance et baissait les yeux pour symboliser la peine, une peine qui n'avait fait perdre l'appétit à personne pour autant car tous les petits fours y étaient passés. Par respect pour le défunt, on avait quand même troqué le champagne pour de l'eau gazeuse. Ce n'est qu'en rentrant chez lui que John avait sablé le *Moët et Chandon* en toute intimité. Avec sa femme, ils s'étaient sifflé à deux les vieilles bulles qui dormaient dans le frigo depuis vingt ans, John avec satisfaction, sa femme avec le yorkshire dans les bras. C'est à ce moment-là, dit-on, que ça a commencé.

La première année, le plus dur avait été de gagner le respect du village. La plupart des habitants l'avaient vu grandir le petit John. D'abord en couche-culotte à jouer aux voitures sur la place du marché, puis en scooter trafiqué prêt à draguer les filles du village voisin, l'esprit léger, la tête couverte d'acné, pour finir en homme moyen à épouser une gentille fille et se faire construire une maison à crédit. Le petit John, on le respectait, le maire, un peu moins. Ce n'est qu'au bout d'un an que le brin d'ironie qui transparissait de la voix quand on l'appelait Monsieur le Maire avait fini par disparaître, à l'instant même où les rumeurs sur sa femme commençaient à circuler.

Le bruit avait couru plus vite que toute autre rumeur, dévalant le boulevard des Poilus en y cognant à chaque porte, traversant le village plus vite qu'un sanglier en rut, il s'était propagé telle une gastro foudroyante. Comme à chaque fois, on avait eu du mal à déterminer son épicycle, ce qui ne décourageait pas le village, bien au contraire. Plus la source du ragot est nébuleuse, plus on s'en délecte... Était-ce Maria, la factrice, qui l'avait croisé par hasard après sa tournée, ou bien le vieil Henry qui faisait semblant de ne plus rien voir depuis qu'il avait fêté ses 80 ans mais visait toujours juste quand il fallait taper sur un minot avec sa canne ? Cela importait peu car le village n'avait rien entendu d'aussi savoureux depuis que l'on avait prétendu que la femme du Président du club de boules avait tué son mari, puis déguisé son meurtre en accident. La version officielle que l'on avait pu lire dans le journal trimestriel *Les nouvelles bargassiennes*, expliquait qu'il s'était

malencontreusement tiré une balle dans la tête en nettoyant son fusil, que c'était un brave type comme on en fait plus et que personne ne l'oublierait. Celle de la rue était plus épicée et changeante selon l'humeur du ragoteur : il se disait que sa femme n'en pouvait plus de sa passion pour la chasse et des têtes de sanglier exhibées aux murs du salon, qu'elle en avait sa claque de le voir partir au petit matin, le treillis sur le dos en guise de tenue de camouflage et le gilet jaune par-dessus pour ne pas se faire canarder par les copains. Elle aurait elle-même appuyé sur la gâchette pour mettre fin à cette mascarade, à leurs quarante ans de mariage, leurs dimanches passés au terrain de boules et aux animaux empaillés qui avaient, au fil des ans, envahi toutes les pièces de la maison.

Ce bruit-là, c'était il y a cinq ans, et depuis, plus rien. Seulement quelques affaires d'adultère à gauche à droite et de ventes de barrettes de shit dans l'arrière-salle de la charcuterie. Il y avait bien eu autrefois l'histoire de Bernard, le pompier pyromane, qui avait rassasié le village pendant près de six mois, mais celle-là remontait à plus de dix ans... Non, quand la rumeur sur la femme de Monsieur le Maire est arrivée, Bargasse affichait depuis longtemps de flagrants signes de manque et tout le village l'a accueillie avec soulagement. Au début, on n'y a pas cru, on s'est dit que c'était trop beau pour être vrai, que quelqu'un l'avait inventé de toute pièce pour donner au bourg un os à ronger en attendant qu'il se passe « vraiment » quelque chose. Et puis, petit à petit, les preuves sont tombées.

Depuis l'élection de son mari, Sylvie s'était peu à peu transformée pour coller à l'image de ce que selon elle devait être une femme de maire. Elle avait troqué ses vieux jeans contre des tailleurs désuets et s'était teint les cheveux en brun pour paraître plus jeune. Même son chien désormais portait de petits mocassins pour ne pas se salir les papattes. Dans sa lancée, tel un bon samaritain, elle avait aussi commencé à s'investir dans les affaires du village. Chaque jour, on la voyait traverser la place des marronniers, nez en l'air et cheveux au vent, son toutou dans les bras, et l'on n'appréciait guère le snobisme de cette fille qui, contrairement à John, n'était pas d'ici. Aux yeux de tous, qu'elle ait grandi à une vingtaine de kilomètres de Bargasse faisait d'elle rien de moins qu'une étrangère. Elle avait commencé par installer une boîte à livres à la place de l'ancienne cabine téléphonique « pour donner plus de place à la culture » précisait-elle. Puis elle avait transformé l'ancien atelier du ferronnier en une sorte de friperie-banque alimentaire pour venir en aide aux plus démunis. Sa dernière lubie avait été de

militer pour que l'on installe un système pour automatiser la sonnerie des cloches de l'église... Tout ça pour faciliter la vie de deux personnes : Barack, le nouveau curé et Marie-Gaëlle la bonne sœur.

Bargasse était l'un des derniers villages de France à sonner les cloches manuellement, c'était ce qui le rendait unique et attractif pour les touristes, et voilà que la femme du maire voulait sacrifier le folklore au nom de la modernité ! À chaque fois qu'on la croisait partant sauver le monde dans sa Twingo flambant neuve, on levait les yeux au ciel jusqu'à manquer de se fracturer la rétine. Le village avait pris en grippe cette espèce de première dame discount. Et plus on la détestait, plus on prenait en pitié le petit John. Tous considéraient que ce n'était pas une femme pour lui et qu'il aurait dû se marier avec la petite du pont de bois, une femme d'ici qui aurait pu le soutenir en restant à sa place pendant que lui se serait occupé des vraies affaires : le concours des villes et villages fleuris, la réfection du terrain de boules, la survie du festival de la patate, menacé par les nouvelles politiques de la communauté d'agglomération... Il y avait tant à accomplir !

Et puis un jour, la comtesse Sissi, qui ne s'appelait pas Sissi et n'était pas plus comtesse que l'épicier n'était roi d'Espagne, fit remarquer aux autres que Sylvie passait quand même beaucoup de temps à l'église. À 88 ans, Sissi vivait seule dans la seule chambre d'hôtel du seul hôtel de Bargasse et collectionnait les escargots dans des boîtes à chaussures qui s'empilaient jusqu'au plafond. Autrement dit, épier la vie des autres était tout ce qui lui restait. Elle était l'une des dernières fidèles à aller à la messe les dimanches. Chaque jour, pour sa marche quotidienne, elle se rendait à l'église en haut du village, chaque jour elle voyait la Twingo de la première dame garée devant l'église juste à côté de celle du curé. Et chaque jour elle se demandait ce que Sylvie pouvait bien fabriquer là... Barack était un prêtre congolais venu prêcher la bonne parole auprès des derniers fidèles qui, lentement mais sûrement, tombaient comme des mouches. Un bel homme disait-on, un homme qui, s'il n'avait consacré sa vie au Christ, aurait eu du succès auprès des femmes. Des femmes comme Sylvie par exemple, qui aimait les hommes de pouvoir et n'aurait eu aucun scrupule à le faire sciemment sombrer dans le péché...

Le village avait vite deviné ce qui se tramait derrière les murs de l'église pendant que les cloches sonnaient. On en avait conclu que cette histoire d'automatisation des cloches n'était qu'un alibi pour que la première dame puisse passer le plus de temps possible auprès de Barack, considéré par tous comme une pauvre victime. *Quand même, elle aurait pu être plus*

discrète... Et ce petit John qui ne se doute de rien, peuchère !... Très vite, le village s'était mobilisé pour s'opposer au projet peu catholique de la première dame et pour soutenir leur maire.

C'était Maria qui avait ouvert les hostilités en s'attaquant à la boîte à livres. Au début de sa tournée, alors que le village somnolait encore, elle avait remplacé tous les bouquins par les magazines porno qu'elle avait cessé de livrer au vieil Henry et gardés dans sa camionnette depuis qu'il avait refusé de lui acheter un calendrier de La Poste. Ensuite, les vieux du club de bridge avaient vaguement entrepris d'aller saccager la friperie à coup de déambulateurs. Ne parvenant pas à entrer dans les lieux, ils s'étaient contentés d'écrire en lettres rouges sur la façade « NTM » à l'aide d'un vieux pot de peinture. De quoi brouiller les pistes en faisant croire à une attaque de jeunes voyous qui, selon eux, utilisent encore cette insulte. Puis on avait mis le hola quand la femme de feu le président du club de boules avait voulu mettre une tête de sanglier dans le lit du petit John et de Sylvie. C'était exagéré mais aussi trop compliqué d'un point de vue logistique. D'autant que, doutant de ses réelles motivations, on la soupçonnait de simplement vouloir se débarrasser des trophées de son défunt époux. Or, dans ce type d'action, l'intérêt du collectif prime, mieux vaut laisser de côté ses motivations personnelles... L'attaque que l'on n'arrivait toujours pas à planifier était celle de l'église : comment faire capoter le projet d'automatisation des cloches sans tomber dans la profanation ? Alors, en attendant de trouver une solution, le village redoublait d'efforts pour soutenir le petit John dans sa quête vers la deuxième fleur et continuait d'arroser, encore et encore, ces pauvres géraniums.

*

Après l'angélus, Marie-Gaëlle ouvre l'imposante porte en chêne de l'église. Sur les marches, les géraniums débordent de leurs amphores. La Twingo arrive et se gare. Toujours à la même place, juste à côté de la voiture que Barack prête gentiment à la bonne sœur pour faciliter ses allées et venues depuis que des petits malins lui ont crevé les pneus de son vélo. Comme chaque jour, Sylvie sort de la voiture, défroisse sa jupe d'une main, attrape son chien de l'autre et rejoint Marie-Gaëlle souriante en haut des marches. La première dame a des allures de parfaite chrétienne avec sa jupe bleu marine et ses ballerines en toile. La grosse porte en bois se referme derrière elles. En silence, le yorkshire suit les deux femmes dans

l'allée centrale. Ses griffes ne résonnent plus sur le carrelage froid de l'église depuis qu'il porte ses petits mocassins.

Après l'arrosage des fleurs, le village se réunit sur la Placette de la Paix avec les outils. Dans quelques heures, le résultat du concours « *Ville et villages fleuris* » tombera, il est temps d'activer l'ultime plan de sabotage pour que ce soir enfin, le petit John triomphe. La bande remonte lentement la colline sous un soleil de plomb frappant les façades grisâtres. Devant le spectacle insensé, les chats errants se prélassent. Maria pousse la lourde porte en bois de l'église et passe son museau de fouine dans l'entrebâillure. La voie est libre, d'un signe de tête, elle indique au reste du groupe de la suivre. Le petit chien les accueille en sautillant et remuant la queue, le vieil Henry lui jette quelques biscuits secs pour le distraire, puis la bande avance pas à pas vers l'autel. Sous le regard insipide d'un Jésus à moitié nu, le charcutier défonce la porte de la sacristie...

Soudain, le groupe se fige, leurs outils leur tombent des mains, retentissant sur la céramique du temple. Le son strident de la surprise est aussitôt recouvert par la sonnerie automatisée des cloches. À Bargasse, il est midi.

D'Haïti à Cuba, je vous aime

Béline Belice

« Mais quand même, il aurait pu m'appeler ! dit Régina d'un ton maussade.

- Hum... fis-je en cherchant les clés dans mon sac à main. Ah, les voilà ! »

La maison était silencieuse. Il n'y avait plus de musique. Les rires s'étaient évanouis au même rythme que les dernières notes de *Je t'écris una canción*¹. Les corps dansants avaient quitté la piste de danse que le salon devenait autrefois, presque chaque soir. Le froissement des jupes de Maman s'était assoupi à tout jamais à même la terre. Seul le soleil n'avait pas déserté cet endroit aux multiples et immenses fenêtres. Je tirai les rideaux couleur safran. Je poussai quelques boîtes du bout du pied. La tâche était monumentale, éprouvante, mais libératrice. Je ne pourrais jamais m'accrocher à ces choses, hormis les vinyles et quelques-unes des robes de scène. Régina ne voulait rien. Nous vendrions la plupart des biens et la maison.

Je ne m'étais pas décidé à acheter le foyer familial. J'ignorais si je pourrais y vivre heureuse. Malgré son absence, l'essence de Maman suintait des murs. Cette bâtisse rose saumon à deux étages représentait une grande partie de ma vie. Lorsque j'étais enfant, la haute clôture blanche devant la maison me donnait l'impression de séjourner dans un hôtel. Les palmiers créaient l'illusion de vacances permanentes sous les rayons chauds du soleil de Libertad. « *Nuestra casa, nuestra libertad*² », disait toujours Maman en roulant exagérément les r. J'avais quitté Cuba à vingt-cinq ans pour m'installer à Paris. Régina habitait à Montréal. Elle était partie deux ans avant moi. Chaque Noël, nous visitions Maman. Nous allions chez son amie Sylvany qui habitait à La Havane pour fumer des cigares sur la véranda, le front perlé de gouttes de sueur.

Régina avait pris congé de la ville des colonnes l'année précédant la mort de Maman. « *Nad, j'ai rencontré un homme sacrément convenable* », m'avait-elle dit, l'air gêné, au téléphone. Je ne lui ai jamais demandé si elle avait regretté de ne pas avoir célébré Noël avec Maman et moi une dernière fois. Ma sœur avait toujours eu une grande réticence à exprimer ses sentiments. Enfin, surtout depuis notre exil vers Cuba. « *Je ne sais pas ce que je ressens à l'intérieur* » était sa phrase favorite. Son autodiagnostic était qu'elle souffrait d'alexithymie.

¹ Cela veut dire une chanson en français.

² Notre maison, notre liberté.

« Y'a le choc émotionnel, Nad, qui me bloque de partout », disait-elle. Si nous lui tendions la main, elle nous reprochait de ne pas la comprendre. Et si nous l'ignorions, elle nous accusait de la même chose. Elle se disputait constamment avec Maman. Elles ne trouvaient jamais de terrain d'entente. La revanche ultime de Régina ? Assassiner toutes les figures maternelles dans chacun de ses romans... Maman riait toujours en l'appelant : « Mi adorada tifi³ ». Moi, l'extravagance de Régina m'avait toujours exaspéré. J'avais pris rapidement l'habitude de ne l'écouter que d'une oreille.

« Bon sang Nad, tu m'écoutes ?

- Quoi ?

- Laisse tomber. Tu veux boire quelque chose ?

- C'est bizarre, dis-je.

- Quoi ? répliqua ma sœur en versant un peu de liquide ambré dans deux verres.

- J'étais assise sur ce même divan, avec Maman, la dernière fois que je l'ai vue.

Régina me tendit le verre en soupirant.

- Je ne me suis pas accordé de pause depuis 2001. C'est fou, non ?

Régina mordillait sa lèvre inférieure.

- En juillet...

- Oui, dis-je. Il faisait tellement beau ! Maman n'avait jamais été aussi belle. J'espère avoir le même visage à son âge.

- Tu t'en approches dangereusement, dit-elle.

- Maman était vraiment magnifique.

- Ouais, ouais, tu seras pareille.

- Et ton roman, il est fini ? repris-je après un silence.

- Pas encore, la fin me chicote, dit ma sœur avant d'avaler une gorgée de rhum. La mère va-t-elle mourir tragiquement ? probablement, reprit-elle d'un petit rire suffisant. Tu vas bientôt repartir en tournée ?

- Oui, une fois qu'on aura terminé ici. Nous allons faire une tournée nord-américaine de trente dates. Nous allons jouer à la salle Wilfrid-Pelletier. Viens me voir. Tu as aimé l'album ?

- C'était génial ! s'exclama Régina.

Ses pommettes étaient particulièrement saillantes lorsqu'elle souriait. Elle était joufflue comme Maman.

³ La traduction française de cette phrase est ma fille adorée. *Mi adorada* est de l'espagnol. Cela veut dire mon adorée. Le mot en créole haïtien *tifi* veut dire fille.

- J'ai l'impression d'entendre la voix de Maman sur certaines des chansons, dis-je.

- Nan, tu chantes mieux.

- Tu exagères ! Je ne soulève pas la foule comme elle. Le public le lui rendait bien. Ils étaient fous amoureux d'elle. Je n'oublierai jamais les festivités de la fête de Pâques de 1954.

- Moi non plus, lâcha Régina en faisant la moue.

- Oh, Régi, Maman était ensorcelante. Je m'en souviens comme si je l'avais vécu hier. Elle portait une camisole bleue satinée, une jupe multicolore et une couronne d'hibiscus. Elle avait une maraca dans chaque main. Elle frappait le sol des deux pieds. La lumière du crépuscule produisait des reflets dorés dans ses cheveux. Quand elle a commencé à chanter, les poils de mes bras se sont hérissés.

- Ah bon ?

- Absolument ! Je n'ai jamais oublié le courant électrique qui a transformé mon cœur de fillette de dix ans en feu de joie. C'est là que j'ai su que j'allais faire exactement comme Maman. J'allais être une grande chanteuse moi aussi. Et chanter pour le restant de mes jours. J'allais être de celles dont on se souvient à jamais. Exactement comme elle. Tu te souviens de la musique ? Les trompettes, les saxos et les vaksins⁴ donnaient le rythme. Il y avait des centaines de gens dehors qui faisaient la fête. Et ces milliers de couleurs dans la rue ! C'était magique. On a dansé toutes les deux, ajoutai-je en riant.

Régina mordillait encore sa lèvre inférieure.

- J'comprends ton enthousiasme, soupira-t-elle, mais je me souviens surtout de la confusion et de la nervosité qui régnaient.

- Que veux-tu dire ?

- C'était un an avant, Nad. Un an avant qu'on quitte abruptement notre vieille bicoque de Port-au-Prince. Y'avait tellement de gens dans la rue. On pouvait à peine bouger. La musique était tellement forte. Mon cœur, celui de la gosse de huit ans que j'étais, avait peur qu'on vienne chercher Mama. Les coups de téléphone, tu te souviens ? Quelqu'un allait nous kidnapper ou bien ils allaient brûler la maison. La première fois qu'on l'a arrêté, c'était quelques mois avant ce fameux Carnival. La nuit, j'entends encore le boom de leurs poings sur la porte. Je pleurais toutes les larmes de mon corps. J'aurais voulu...

Je lui donnai un coup de coude. Elle regardait le sol.

⁴ Il s'agit d'une trompette d'Haïti.

- J'étais... bredouilla ma sœur, j'étais... Papa lui disait d'arrêter toutes ces conneries protestataires.

- Ce n'était pas des conneries, Régina. C'était son art. C'était sa façon de protester pour notre bien, pour celui des gens qu'elle aimait, pour celui des personnes qu'elle ne connaissait pas.

- Elle aurait peut-être dû écouter papa et se tenir à carreau. La deuxième fois qu'on l'a arrêté, c'était pire.

- Tu penses pas ce que tu dis. Ses chansons et sa voix étaient ses armes les plus puissantes. Et tu aurais voulu qu'elle se taise ? Comme Papa ?

- Putain, faut toujours que tu parles en mal de lui. Il a fait ce qu'il a pu. C'était pas un homme parfait, je te l'accorde, mais merde, c'est ton sang. Maman n'était pas parfaite non plus.

- Les liens du sang ne valent parfois pas grand-chose », dis-je.

Tristes souvenirs... Maman recevait quotidiennement des menaces téléphoniques, surtout depuis le lancement de son album *Adieu, ma gloire*. Le gouvernement n'appréciait pas le jeu de mots avec le nom du président et considérait les chansons de Maman comme un affront à leurs politiques. La situation était devenue à ce point insoutenable que nous n'avions plus le choix de nous exiler. Nous quittâmes notre maison de Port-au-Prince en 1955. Papa ne vint pas avec nous. Il ne nous aimait pas assez pour rester auprès de nous. C'est ce que j'en ai conclu. C'était cinq jours avant Noël. J'étais assise sur le canapé. Régina dormait, la tête posée sur mes cuisses. Je tremblais à un point tel que j'avais peur de la réveiller. Papa et Maman se disputaient dans la cuisine. Maman le suppliait de ne pas rester derrière, de venir avec nous. Je n'oublierai jamais la mine déconfite de Papa. Maman l'avait pris par les épaules, elle le secouait dans tous les sens pour le faire réagir. À chaque secousse, les yeux de papa s'agrandissaient de désespoir. Il abandonnait. Il nous abandonnait. Il avait décidé. Maman l'avait traité de lâche. Papa l'avait violemment giflé. Pour ne pas crier, j'avais instantanément couvert ma bouche de mes deux mains. Régina ne s'était pas réveillée. Je décidai de ne jamais lui parler de cette soirée. Je ne voulais pas anéantir les quelques bons souvenirs qu'elle avait encore de notre père. Le lendemain, à l'aube, nous étions parties toutes les trois sous l'œil humide de Papa qui brandissait la main depuis la porte d'entrée. Ce fut la dernière fois que je le vis. Régina avait repris contact avec lui quelques années plus tard. Pas moi. « *Tu n'es pas politicienne, tu n'es qu'une chanteuse* », répétait-il toujours à Maman. Elle était insaisissable, se mouvant au seul rythme de son cœur. Papa ne pouvait pas la retenir, alors il tentait d'ajouter une note discordante à la composition musicale. Il ne s'est jamais remarié contrairement à

Maman. Son deuxième mari s'appelait Rodrigue. C'était un journaliste. Elle l'avait rencontré lors du lancement de l'album d'une des plus grandes voix cubaines, la chanteuse d'origine mexicaine Vega Rom-Puisais. Cette dernière et Maman avaient enregistré un album ensemble. Grâce à cette œuvre sublime de dix chansons, Cuba revendiqua Maman comme l'une des leurs. Comme bien d'autres avant lui, Rodrigue était tombé sous le charme ensorcelant de la voix de Maman. J'avais quinze ans lorsqu'ils se marièrent. J'avais tout de suite apprécié cet homme qui adorait la musique autant que ma mère. Aujourd'hui, Rodrigue ne parle presque plus. Il n'a jamais remis les pieds à la maison. Il loue un tout petit appartement à La Havane près de chez Sylvany.

« Ils ont saccagé la maison, dit Régina.

Sa voix me fit sursauter.

- Ils foutaient le bordel par plaisir, dit-elle. Ils avaient l'air content de l'arrêter.

- Bien sûr qu'ils l'étaient. Le peuple doit s'agenouiller devant eux, pas se rebeller.

- Elle criait comme une forcenée. Papa aussi. Y'avait de la musique en toile de fond. Je me rappelle pas qui jouait.

- C'était Ansy Dérose.

- C'était pas Roger ?

- Non, c'était *Testament*⁵.

- Je m'étais recroquevillée dans un coin pour pleurer et attendre que les policiers emmènent notre mère. Ça a duré une éternité.

- Non, ça a été rapide. Deux hommes l'ont saisie par le bras. Maman ne criait pas, c'était toi.

- Nan, j'me rappelle très bien, Nad.

- Papa parlait très fort. Il essayait de discuter avec les policiers. Il les suppliait de ne pas arrêter Maman, mais les hommes ne l'écoutaient pas.

- J'avais peur qu'ils frappent Papa avec leur matraque, dit Régina.

- Maman les avait vus arriver de loin. Elle plantait des fleurs devant la maison.

- C'est pas Papa qui les a vus arriver de la fenêtre ?

- Il a averti Maman, mais elle savait déjà qu'ils étaient là. C'est elle qui t'a mise dans un coin de la cuisine avant qu'ils n'entrent dans la maison.

- Non, j'étais dans un coin du salon.

⁵ Chanson du chanteur haïtien Ansy Dérose.

- Non, elle ne voulait pas que tu la voies partir. Je me souviens très bien que tu pleurais. Tout s'est déroulé très rapidement. Ils lui ont mis les menottes dans le couloir. Quand le silence est retombé, je me suis précipité dehors. Le véhicule était déjà loin et a laissé un épais nuage de poussière derrière lui.

- J'étais dans les bras de Papa sur le perron. Il criait Naïdée ! Naïdée ! Tu répondais pas.

- Ah bon ? dis-je.

- Je t'assure. J'ai jamais eu autant la frousse de ma vie. J'étais sûre qu'elle ne reviendrait pas. On l'a relâchée, après quoi... Un mois ?

- Moins que ça.

- Chaque jour, j'étais dans l'attente de voir la police débarquer. J'ai pas pu effacer ces images de ma caboche. Et toi ?

- Elles se sont presque évanouies. J'ai dû lâcher prise, juste un peu, pour continuer à vivre. C'était le seul dénouement viable.

- Ouais, j'aurais peut-être dû faire comme toi, mais j'ai pas su comment m'y prendre. J'ai encore des frissons tout le long du dos et des larmes que j'arrive pas à verser. Tout s'est figé en moi. On n'aurait pas dû vivre ça.

- Pourquoi nourrir le ressentiment, Régi ?

- J'avais huit ans. Ça aurait dû être autre chose. Tu sais, parfois, j'ai l'impression d'être au bord d'un précipice. Un jour ou l'autre, je vais tomber. C'est sûr. Y'a presque plus rien pour m'accrocher.

- C'est pour ça que tu écris ?

- C'est ça... Moque-toi !

- Nous sommes là, aujourd'hui, c'est tout ce qui compte.

- La route a été pénible. J'ai plus jamais vu clair. Tu sais, il y a quelques années de ça, j'ai pensé faire un bain de chance⁶.

- Non, c'est une blague ?

- Je me suis rendue jusqu'au bassin Saint-Jacques⁷ avec Papa. C'est lui qui me l'a proposé.

- Ne disait-il pas que ce n'était qu'un ramassis de sornettes ?

- Bah tu sais, avec l'âge... Il faut ce qu'il faut.

- Et puis ? Pourquoi tu l'as pas fait ?

⁶ Rituel vaudou pour chasser les mauvais esprits.

⁷ Lieu de pèlerinage des fidèles de la religion vaudou.

- Quand j'ai vu l'houngan⁸ plonger la tête parfumée des fidèles dans l'eau, j'ai commencé à pleurer. Ces pauvres cons pensaient qu'ils allaient écarter tout danger de leur vie.

- Tu l'as dit toi-même, il faut ce qu'il faut. Tu ne voulais pas te sauver ? demandai-je, un sourire narquois aux lèvres.

- J'étais terrifiée à l'idée de me transformer en lycanthrope.

Nous rîmes ensemble. Lorsque Régina riait, elle retroussait exagérément le nez et ses épaules se voûtaient.

- J'ai vraiment cru qu'il fallait que je me ressource, que je nettoie mes pieds de la boue accumulée, reprit-elle.

- Que crois-tu maintenant ?

Régina haussa les épaules sans répondre.

- Papa m'a dit que Maman a fait le rituel lorsqu'elle était jeune, continua-t-elle.

- Ah oui ? m'étonnai-je.

- Avec Grand-mère. C'est quelque chose que j'aurais aimé vivre avec elle. Ça aurait peut-être empêché ce voile opaque de glisser devant nos yeux.

- Maman n'avait pas de voile, Régi.

- Non, elle était différente. Cuba, l'arrestation, tout a changé. Je savais plus comment l'approcher.

- Oh, Régi !

- Quand elle me prenait dans ses bras, y'avait une distance, une froideur. Elle qui était toujours tendre, ça m'a fait un choc. J'avais l'impression que c'était de ma faute. J'avais envie de la consoler, mais je savais pas comment.

- Ça n'a jamais été ton rôle.

- Ouais, j'ai compris trop tard. Tu sais ce qui s'est passé en prison ?

- Aucune idée. Tout ce qu'elle désirait, c'était de nous protéger. Elle a fait ce qu'elle a pu.

- Ouais... » souffla-t-elle en se levant.

Régina remplit son verre, puis plaça quelques objets dans une boîte marquée *À jeter*. Ma sœur avait tort. Maman était restée cette femme tendre, évanescence, cultivant la beauté de sa voix pour que jamais elle ne fane. L'exil l'avait rendue plus lucide. Elle avait été chassée de sa terre natale bien-aimée par des hommes qui pensaient qu'ils étaient des rois. Les Haïtiens devaient courber l'échine et embrasser leurs sceptres d'épines. Maman ne serait jamais partie.

⁸ Chef spirituel vaudou.

Elle n'aurait jamais abandonné Grand-mère et ma tante Thérèse. « Je n'aurais pas rencontré Rodrigue », m'avait un jour confié Maman, la voix enjouée et la nostalgie dans les yeux. Grand-mère était restée en Haïti. Elle habitait aujourd'hui au sud de Saint-Marc, à Montrouis. Comme de nombreux Haïtiens sous le régime Duvalier, Thérèse avait fui le pays où les faux dieux se succédaient. Elle redoutait que ses enfants deviennent laids, qu'ils grandissent dans une maison qui, sous le poids des fausses promesses, s'écroule sur leurs têtes. Depuis 1974, elle habitait en Louisiane avec ses trois garçons et Paul. Maman et Thérèse n'avaient pas perdu contact. Elles avaient toujours été très proches. Elles se téléphonaient chaque jour.

Régina avait tort. Maman avait toujours suivi son sentier flamboyant. Nombreux étaient ceux qui l'avaient joint. Régina était paralysée de douleur. C'est vrai : le cours des événements avait été horrible, mais elle n'avait jamais dépassé le stade du choc. Comme Maman, j'avais trouvé ma voix pour moins pleurer et mieux chanter. Il n'y a rien que je ne pouvais exprimer si je chantais. J'avais appris cela en observant Maman, les membres raidis par le courant électrique des sons mélodieux qu'elle produisait, en extase face à l'état brut de l'émotion.

« Et puis, elle t'a donné des nouvelles, Nina Rivers ? demanda Régina.

- Oui, oui. Elle voudrait nous interviewer.

- C'est pour quand son film ?

- Je ne sais pas. L'année prochaine, je crois. Elle veut visiter la maison.

- Tu lui as dit oui ?

- Pourquoi pas ? Elle veut aussi prendre des photos. Elle veut filmer la maison, la cour.

- Y'a plus rien à voir. Pourquoi as-tu accepté ?

- Tu ne voulais pas t'en mêler, n'est-ce pas ?

- Elle va venir quand ?

- Après-demain. Te sens pas obligée d'être présente, mais j'aimerais que tu fasses l'entrevue avec moi. Elle a beaucoup de questions à nous poser. Elle a interviewé plusieurs personnes déjà. Elle veut vérifier certaines informations.

- Comme quoi ?

- Nina n'a pas voulu m'en dire davantage au téléphone. Par contre, elle m'a révélé une chose qui m'a bouleversée. Maman a cessé de chanter entre 1970 et 1971. Des amis proches ont raconté qu'elle refusait de faire des spectacles.

- Ah ouais...

- Je suppose qu'on en saura plus lors de la visite de Nina. Elle m'a aussi dit que Maman a renoncé à publier un livre.

- Ah bon ? susurra Régina.
- Maman ne voulait pas déterrer de vieux souvenirs désagréables.
- Quelle chance ! s'exclama Régina d'un ton ironique.
- Tu voudrais pas le lire ?

Régina regardait un point au-dessus de ma tête en triturant le chiffon qu'elle tenait.

- Quoi ? dis-je en posant la main sur son épaule.
- Bon, tu ne voudrais pas manger quelque chose ?
- Tu vas cuisiner ?
- Absolument pas ! J'vais aller au resto à côté.
- Prends-moi de l'Arroz con pollo⁹.
- Je vais aller chercher mon sac à main.

Je m'assis en tailleur au milieu du salon. Je pris l'album de photos à la couverture de cuir rouge sous le coussin du divan. Depuis une semaine, je contemplais les photos jaunies qui dataient de 1957 à 1964. Rodrigue était un bon photographe. J'adorais prendre la pose avec Maman. Je tentais d'imiter la façon dont elle posait la main sur sa hanche, les pieds croisés. Le sourire forcé de Régina était hilarant. Elle disait toujours qu'elle ne ressemblait pas à Maman. Ce n'est pas vrai bien qu'elle ressemble aussi beaucoup à Papa. Elle a le joli visage ovale de notre mère. Régina détestait regarder les photos. Hier soir, je lui avais ordonné de s'asseoir avec moi. Il y avait tant de moments que nous avons oubliés ! Nous avons tellement changé ! Nous avons eu des jours heureux. Malgré tout ce qui s'est produit, je ne voulais pas rejeter notre passé. Il était ce qu'il avait été. Je me demande de quelle manière ma sœur a retracé le fil de notre histoire à ses deux filles. J'espère simplement qu'elle ne leur a pas transmis quelques-uns des tressaillements de son cœur. À 25 ans, ma Nosilia était merveilleuse. Elle avait une voix magnifique, mais elle préférait la guitare électrique jazz. « Pour faire différent, Ma », avait-elle affirmé avant de partir en Angleterre pour ses études...

J'entendis les pas de Régina dans le couloir.

« Nad, me dit-elle, en s'asseyant devant moi, un petit paquet entre les mains

Elle regardait le sol.

- Je vais te donner quelque chose.

Elle leva sur moi un regard impossible à déchiffrer.

- Maman... Maman a laissé ça pour toi, chuchota-t-elle.

⁹ Plat cubain qui consiste en du riz au poulet.

- Qu'est-ce que c'est ? m'écriai-je.

- On s'est vues toutes les deux en mai...

- L'année dernière ? murmurai-je.

Régina hocha la tête.

- Écoute, je vais t'épargner les détails, mais elle m'a demandé de te donner ça quand ce serait le bon moment, explique-t-elle.

- Je ne comprends pas ! Qu'est-ce que c'est ? dis-je en tendant la main vers le paquet.

- C'est un disque qu'elle a enregistré en 1970.

- Tu veux dire quand...

- Ouais. Y'a une lettre aussi.

- Tu l'as lu ?

- Non, bien que sûr que non. Y'a ton nom dessus.

- Et le disque ?

- Je l'ai pas écouté.

Je laissai ma main retomber.

- Elle m'a dit que tu comprendrais, que c'était important. J'espère que tu ne lui en voudras pas trop.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Tu es son meilleur public, sa plus belle spectatrice. Elle ne voulait peut-être pas...

- Je, je, je... balbutiai-je. Que t'a-t-elle laissé ?

- Rien.

- C'est pas possible. Elle t'a laissé quelque chose !

Régina soupira profondément. Elle posa le paquet sur mes cuisses et se leva.

- Régi, dis-moi ! insistai-je.

- Te dire quoi ? répondit-elle en haussant les épaules.

Elle prit son sac à main et se dirigea vers la porte d'entrée.

- Pourquoi maintenant ? m'écriai-je.

- On a presque fini de vider la maison ».

J'entendis la porte d'entrée claquer. Je m'approchai de la chaîne stéréo. Je retournai le disque dans tous les sens. La lettre était dans une enveloppe blanc cassé à mon nom. Il y avait bien une vingtaine de pages. J'attendis de reprendre mon souffle avant de me pencher sur l'écriture étroite de Maman :

Ma Naïdée, pardonne-moi, je serai un peu longue. Sache que je vous aime. Oh oui, je vous ai aimé même si j'étais anxieuse, silencieuse, que je doutais. Je suis morte un peu moins malheureuse, car tu m'as aimée comme tu l'as fait, comme tu le feras, je l'espère, pour toujours. J'aurais aimé être aussi sincère que toi.

Mon pays, mon île, ta terre avait, un jour, un bon goût de paradis. On dit souvent que les Haïtiens sont résilients. Je haïs ce mot. Je me suis bien battue parce que j'ai compris, ma fille, que c'était important. J'ai longtemps tenté de me convaincre que je ne m'étais pas trompée en vous mettant au monde, ta sœur et toi. Il y a des vers de Depestre qui me hantaient depuis un certain temps...

*Pour assurer la relève du désespoir,
Alors commença la ruée vers l'inépuisable,
Trésorerie de la chair noire,
Dans les entrailles de ma race.*

Il parlait des colonisateurs. J'avais cru avoir trouvé ma raison de vivre. C'était, en quelque sorte, la réponse dont j'avais besoin. J'étais la relève au désespoir, non pas pour être asservi, mais pour briller comme une fleur au soleil. J'ai tenté de me convaincre que vous étiez ma relève au désespoir. Je me suis bien battue, mais j'ai regretté toute mon existence. Je m'étais promis de ne pas avoir d'enfants. Ta grand-mère disait que j'étais égoïste. Je n'étais pas d'accord avec elle. Je ne voulais pas être mère. Je pouvais porter le monde, faire de la place pour le beau et l'affreux. Je n'avais pas prévu que tu suives mes pas. Je le répète, je vous ai aimé toute ma vie.

J'ai perdu un enfant avant toi. J'avais vingt et un ans. J'avais honte, mais j'étais soulagée. Ton père disait que nous pourrions y arriver tous les deux. Je n'aurais pas dû l'écouter. J'espère que tu ne me détesteras pas trop, Naïdée chérie. Je sais, je suis injuste envers toi. Je me confesse six pieds sous terre, mais comment aurais-je pu rassembler assez de courage pour t'avouer une telle chose ? J'aurais peut-être dû me taire pour ne pas gâcher le souvenir que tu garderas de moi. Ma mère avait sans doute raison lorsqu'elle disait que je suis égoïste. J'ai voulu partir en paix.

J'ai joué du mieux que j'ai pu le rôle que j'ai dû tenir pour vous. J'étais effrayée, alors j'ai chanté pour me sauver. J'ai chanté pour réparer mes erreurs. J'ai chanté pour mon peuple. J'ai chanté, j'ai milité pour restaurer la paix. J'ai chanté pour tout le monde,

sauf pour ta sœur et toi. Comment pouvais-je vous donner ça ? Ça aurait voulu dire que je devais tout vous donner. Alors, j'ai fait le tour du monde. J'ai chanté partout où l'on voulait de moi. Je me sentais revigoré sous les applaudissements. Je créais quelque chose qui existerait après moi. Je me suis fatiguée. J'étais furieuse parce que tu avais la même passion que moi. C'est peut-être le seul moyen que l'on a pour se comprendre, tu ne crois pas, ma chérie ? Écoute le disque en entier.

Naïdée, tu as réussi là où j'ai échoué. Tu as offert l'espoir et l'amour à Nosilia. Tu n'as jamais fait semblant. Tu y as cru et pour cela, je m'incline devant toi.

Alors, laisse-moi remonter, pour une dernière fois, la bobine du temps. Nous sommes en 1937.

Je repliai les feuilles et les remis dans l'enveloppe. Je me versai du rhum. J'insérai le disque dans la chaîne stéréo. Je me couchai sur le divan. Je frissonnais de la tête aux pieds. Les larmes roulèrent de mon cou jusqu'à ma poitrine. J'avais la nausée. Je bus une gorgée de rhum. Je tentai de retrouver un rythme de respiration normal. Je n'arrivais pas à chasser le sourire qui s'était dessiné sur les lèvres de Régina lorsqu'elle m'avait remis le paquet. J'étais incapable de décider s'il s'agissait de satisfaction ou d'amertume.

Srebrenica 2020

Coline Sander

Les chaînes d'information en continu passent et repassent les mêmes images et les mêmes reportages. Alors que les jours s'égrènent et s'épuisent au rythme des faits, depuis la table de sa cuisine, Nikola lève les yeux vers la fenêtre et plonge comme chaque matin le regard dans le salon de Branimir de l'autre côté de la rue. Face à lui, vingt-cinq ans après la fin de la guerre, cette façade porte encore les stigmates de plus dix ans d'affrontements et presque quatre ans de siège. *Quand les blessures ont guéri, ce sont les cœurs qu'il faut réparer...* songe Nikola, en contemplant l'immeuble pratiquement nu qui semble ne tenir debout que par son armature métallique rouillée... Mais, l'interrompant dans ses pensées les plus noires, Emir sort de sa chambre, le salue et, alors qu'il se sert une tasse de café, un message radio, encore un ! suspend son geste :

« Place à l'actualité nationale et à la une, la déclaration controversée du coprésident serbe Milorad Dodik en marge de la conférence Srebrenica, réalité et manipulations : « Tout peuple a besoin d'un mythe, or les Bosniaques n'avaient pas de mythes. Ils essaient de bâtir le mythe de Srebrenica. C'est un faux mythe, ce mythe n'existe pas » [...]

Le verre qui se brise au sol fait sursauter Nikola. Emir est pareil à un marbre, un gisant trop lourd pour être emporté par le courant qui charrie tout autour de lui. Ça demande de la force et de la volonté de garder la tête haute et droite. Il faut soutenir le poids du cerveau sans que pour autant le visage se crispe. Surtout ne rien laisser paraître ! Alors il se dirige quasi machinalement vers sa chambre, s'enferme, et en ressort quelques minutes plus tard après s'être habillé. Il prend son sac, enfle ses chaussures ainsi que son manteau et claque la porte sans un au revoir. Oui, ça demande de la force à Emir de ne pas flancher devant son ami. Nikola éteint la radio puis la télévision avant de nettoyer un à un les débris de verre, éclats de l'enfance brisée d'Emir. Du café brûlant étalé sur le carrelage froid s'échappe le dernier soupir de milliers d'hommes et adolescents. Son visage se reflète dans cette mare noire. À mesure qu'il s'en approche, ses lunettes se couvrent de buée.

Venant d'en face, Nikola entend les coups de balai fermes et violents de Branimir sur sa fenêtre. C'est le signe qu'il est l'heure de partir pour la fac. D'un hochement de tête, il lui répond qu'il sera en bas dans quelques minutes. Il nettoie grossièrement la flaque sombre à l'aide d'un vieux torchon qu'il lance dans l'évier et, d'un même mouvement, se dirige vers la sortie, s'empare de ses clefs, empoche son téléphone, saisit sa veste et quitte son appartement désormais silencieux.

La clé a tourné une fois puis deux dans la serrure. Nikola allume la lumière et, d'un geste sûr, jette ses clefs sur la table tandis que Branimir ferme la porte derrière eux. Poliment, Nikola propose quelque chose à boire à son professeur. S'affalant lourdement sur le canapé, celui-ci refuse d'un grognement. Nikola est frappé de constater à quel point il ne ressemble plus au militaire que l'on voit sur la photo qu'il garde au fond de son porte-monnaie. Ses cheveux noirs sont maintenant parsemés de mèches blanches et une barbe abondante occupe la moitié de son visage. Il a pris du ventre et s'est un peu tassé avec l'âge. Pourtant, il a gardé cette lueur particulière, mélange d'aplomb et de détermination qu'il avait dans les yeux avant de commencer sa seconde carrière à l'université. Tout en s'allumant une cigarette, Branimir le questionne sur son colocataire. Le récit de Nikola est celui plutôt banal de deux gamins qui n'ont rien que des rêves, des envies irréalisables, un espoir infondé et une âme innocente. C'est ensuite l'histoire de deux adolescents qui se prennent à imaginer un avenir dont ils seraient les principaux protagonistes. À la lueur de la lune, sous leur couverture, ils sont là, à refaire le monde qui les entoure mais qu'ils ne voient pas. C'est l'histoire d'un jeu inévitable qui touche à sa fin et d'une réalité toute différente de celle projetée par deux étudiants.

Nikola agrmente son récit de rires et de pauses musicales, de sourires et de mines héroïques. Ses yeux se perdent dans l'appartement à la recherche de souvenirs cachés, de vieilles photos ou de bibelots oubliés. La tête appuyée contre un coussin et le regard fixé vers le mur, il laisse un songe les emporter, lui et sa parole. Il dit qu'il est resté deux ans dans cet orphelinat. Puis que toute la grande famille a dû partir, se réfugier un peu plus loin pour fuir les combats. « On l'a accueillie à Sarajevo où, avec les autres orphelins, nous avons passé des moments réconfortants, poursuit-il, gagné par sa propre nostalgie. Certes, il n'y avait pas beaucoup à manger, ni à boire mais tout était bon pour nous évader de l'atrocité d'une ville assiégée et bombardée. » Il se rappelle comment il a connu Emir et comment ils se détestaient d'abord et se battaient, et comment le destin rapproche les

malheureux les uns des autres. Il se souvient également qu'il voyait des enfants pleurer et certains comme lui se faire plus souvent punir et frapper que d'autres.

Mais le rire gras de Branimir le coupe dans son récit. Hilare, ce dernier ne peut retenir ce rire sonore qui, tournant au ricanement, déstabilise Nikola. Finalement, une quinte de toux retentissante oblige Branimir à se ressaisir. Il s'essuie les yeux avec les poings et tape le dos de Nikola bruyamment pour le remercier du rire du siècle. Après quoi, retrouvant cette passion qui l'enflamme lorsqu'il donne ses cours, il entame une diatribe cinglante contre les Bosniaques et la Bosnie, sur leur prétendu malheur, leurs satanées revendications et leur fichue tendance à dramatiser les événements et à se placer en victimes. Plus il parle, plus il s'anime. Des forces qui le dépassent s'expriment au travers de lui. Transporté, il s'exprime avec une énergie nouvelle. Une certaine jeunesse transparaît dans sa voix, il bombe le torse comme s'il portait encore son ancien uniforme décoré de médailles. Il se remémore ses exploits d'antan. Il remonte son pantalon jusqu'au genou et plaque son mollet recousu devant le visage de Nikola à la fois éberlué et fasciné. Emporté par un élan inédit, il affirme qu'on les met dans la bonne position, les Bosniaques, parce que ça arrange pas mal d'entre eux, mais qu'ils étaient aussi du côté des bourreaux, qu'ils lui ont pris trois de ses frères et ont violé sa sœur et sa mère. Il remercie ensuite le ciel, d'un signe de la main, que son père ait quitté la terre assez tôt pour ne pas avoir cette vision d'horreur sous les yeux. Il s'emporte, se lève et s'agite. Il dénonce les viols systématiques commis au sein de son rang et ces femmes auxquelles on arrache les bijoux avant de les tirer par les cheveux jusqu'au bâtiment le plus proche.

« Il faut aussi savoir que la guerre, ça pousse les gens à faire des choses sans y penser, s'enflamme-t-il, mais que tu ne peux pas le savoir Nikola, car tu n'as jamais tenu une arme ni eu le pouvoir de vie ou de mort sur quelqu'un. Parce que tu n'as jamais fait de mal à une mouche et que c'est normal que tu saches pas ce que c'est de buter quelqu'un... Que ça change beaucoup de choses d'avoir un jour tiré une balle dans la tête d'un gars, qu'on voit plus le monde de la même façon et que le lendemain, alors qu'on tire sur quelqu'un d'autre, on oublie qu'il y a un être vivant derrière. Forcément, les jeunes comme toi sont choqués par ce que je raconte, c'est sûr que vous ne connaissez rien de la vie et de comment c'était avant. Vous êtes bons pour juger vos aînés alors que vous n'êtes même pas foutus d'écouter ce qu'on vous raconte, ça rentre par une oreille et ça ressort par l'autre ! Ils croient tout ce qu'on leur dit, les jeunes, ils mangent la merde que le gouvernement leur sert et en aimant ça en plus. Avoir un coupable à pointer du doigt... Tout le monde trouve le monde

plus simple comme ça. Pour expliquer à la marmaille pourquoi leurs grands-parents se crachent à la gueule ou sont dans la tombe, il faut bien leur dire qu'ici on a des méchants et des gentils et qu'ils sont toujours voisins parce que les méchants ont perdu et qu'ils n'avaient plus qu'à rester là. Et puis surtout : ne pas oublier le rejeton de sa sœur, l'enfant d'un soldat de l'armée ennemie ! »

Il marque une pause, pousse un nouveau grognement, puis repart... Il ajoute que, en plus, c'était à lui de chasser le mioche du foyer en le refiletant à des inconnus rencontrés sur le quai d'une gare auxquels, en échange d'une coquette petite somme, il a demandé de le renvoyer là d'où il venait. Parce que sa frangine avait refusé de sortir, de manger ou même de boire depuis qu'elle avait accouché. Parce qu'au plus profond d'elle, elle ne voulait pas aimer, ne voulait pas être la mère d'un enfant conçu dans la violence et qu'elle préférait se laisser crever plutôt que de poser les yeux sur ce marmot... Puis, dans un nouvel éclat de voix, il proclame qu'il a fait la peau aux bâtards qui ont détruit sa famille et que pour ça, on ne peut rien lui redire. Sur quoi, d'un coup, il tombe dans un fauteuil et, d'une main tremblante, se rallume une cigarette.

Comme une marionnette inanimée à la fin du spectacle, il regarde le visage à présent inexpressif de Nikola. Sans que rien ne se passe, il continue de fumer sa cigarette. La réaction attendue ne vient pas et Branimir s'impatiente, regarde l'heure, le soleil couché depuis longtemps et son appartement vide, juste en face.

Alors que Branimir vient tout juste de partir, Nikola l'entend grommeler et rire dans le couloir, puis s'étouffer et rire de plus belle. Quelques minutes plus tard, Nikola aperçoit de la lumière dans l'appartement de Branimir et voit ensuite la figure imposante de son professeur. Sorti de sa torpeur, il se lève et saisit l'instant où Branimir se rapproche de la fenêtre pour courir vers la sienne, l'ouvrir et jeter dans le silence nocturne : « Tu me raconteras la suite un jour ? » Avec un sourire franc, Branimir lui montre son pouce tendu en l'air.

Il est 8 heures. C'est samedi. Emir est appuyé contre la fenêtre. Quelques oiseaux qu'il ne sait pas reconnaître survolent les immeubles bosniaques sur la droite et ceux de la *Republika Srpska* sur la gauche. De là où il est, il voit aussi fumer les toits des habitations voisines. Il observe quelques courageux partir au travail, d'autres ramasser les ordures et une poignée de braves femmes promener leur chien. L'appartement est silencieux, Nikola dort encore. Alors, comme mu par ce spectacle qui se déroule sous ses yeux, son doigt glisse sur la vitre glacée à la façon d'un patineur. Il regarde son index suivre inconsciemment

les contours des nuages qui défilent et s'enroulent comme le tourbillon d'eau disparaissant dans le siphon de la baignoire. Mais il n'y a pas de baignoire, juste le halo de buée qui entoure son doigt. Ce dessin ne durera que le temps d'être oublié. Et puis il reviendra... Comme la ligne folle qui monte et descend à l'hôpital, celle qui suit les battements réguliers de son cœur. Près de sa tête penchée, passe un nuage, son doigt se lève pour lui ouvrir la voie. Le dessin est coupé. Le rythme cardiaque ralentit jusqu'à s'effacer lentement, pour de bon. La vie ne se joue qu'à ça. À un fil qui se tend et se détend, se déplace au gré du vent qui pousse les nuages avant de s'évanouir d'ennui. Comme ça. Il y a le plat tout d'un coup, l'infinité de ce désert bleu qui fait de la vie la mort, et d'un corps animé un cadavre.

Il est plus simple de ne jamais se demander si l'on veut savoir... Sinon, ça fait mal et on ne peut plus oublier. Après, c'est partout qu'on le ressent, dans son corps, dans son âme. Cette étendue immense... Emir croit encore entendre les cris, il croit encore voir les corps, puis respirer l'odeur de la mort. Et, du creux de ses tympans, s'élèvent d'autres cris. Des inconnus appellent des inconnus qui ne répondent pas. Le râle des morts et des poumons qui se vident d'air comme des ballons perforés... Ancrée en lui, la scène devenue vraie se précise. Les hurlements des vivants qui cherchent d'autres vivants. Ou d'autres encore qui vont mourir et, impuissants, regardent cette agonie. De plus en plus nette, sa vision se mêle à ce qu'il a vu à la télévision et ce qu'on lui a raconté. Sa vérité propre et la vérité se confondent dans son esprit où se forment tant de souvenirs inventés.

Quand il rouvre les yeux, c'est encore l'image des camions et les hommes, et les cris de ces hommes et le bruit des balles qui s'imposent à lui. C'est le bruit des hommes qui tombent et celui des hommes qui tentent de s'échapper, qui s'entassent sur les camions. Et c'est la montagne d'hommes qui se poussent, se piétinent les uns les autres, et c'est son père qui appelle et hurle le nom de son frère, et c'est son frère qui ne répond pas parce qu'il n'est plus là. Ensuite, il y a ses cris à lui, Emir qui pleure, ne sait pas où est sa famille. Lui, que l'on a abandonné, laissé partir plus tôt quand on a compris que la partie était perdue, que l'on allait bientôt mourir. Lui, qui n'a rien connu de tout ça, mais qui ne connaît que ça. Ses cris percent la nuit, déchirent le sommeil des morts et... Le silence se trouble. Ses joues sont mouillées. Tout ce qu'il retrouve de réel autour de lui ressurgit et tout devient insupportable : le tic-tac de l'horloge, les gouttes d'eau qui s'écrasent au fond de l'évier, le linge qui tourne et retourne dans la vieille machine, le vent qui vient frapper la fenêtre, les murs qui craquent, les bruits de pas des voisins, les aboiements des chiens d'en bas, le grondement de l'avion qui fend le ciel, ses larmes qui coulent le long de son visage et

pendent à son menton avant de s'écraser sur ses jambes, sa main qu'il frotte nerveusement sur son jean, son autre main qui gratte frénétiquement son crâne...

Jusqu'à la main amicale de Nicolas qui se pose délicatement sur son épaule.

À peine couvert par les notes de la musique country qui sortent de la radio, le ronflement sourd de l'aspirateur résonne dans l'appartement. Se dirigeant vers la cuisine Nikola remarque la tâche brunâtre, légèrement collante bien qu'elle soit sèche. Il se rappelle la tasse brisée, le café renversé et le départ précipité d'Emir. Par souci de propreté, conscient de l'importance de cette tâche dans la vie d'Emir, il la fait bien vite disparaître. Puis, avide de réponses, il éteint la radio et range aspirateur et serpillère. Profitant de l'absence d'Emir, il allume son ordinateur. Il tape son code, le déverrouille, clique sur une icône, ouvre une page internet.

Nikola veut savoir. Il en a assez d'être bête et naïf. Il cherche les lettres sur le clavier : g, u, e, r, r, e. Le résultat met du temps à s'afficher. Il lit les mots « Soudan », « Sahel », « Mexique », « Syrie ». Il comprend qu'il doit étoffer sa recherche, se concentrer sur certaines dates, certains lieux. Il reprend ce qu'il avait écrit, ajoute des noms, des nombres. Et puis, la réponse est là. Mais elle ne vient pas seule : il y a une multitude de réponses, sur un nombre trop grand de pages. C'est impossible de tout lire, et de distinguer le vrai du faux. Le premier onglet mentionne des centaines de milliers de morts. Le second parle de crimes de guerre. Le troisième fait état de l'échec occidental. Le quatrième est un rapport sur la montée du nationalisme. Le cinquième se concentre sur le blocus de Sarajevo. Le sixième... L'heure tourne et le Soleil suit sa course dans le ciel. La tête vissée à quelques centimètres de l'écran, Nikola écume les sites, les journaux, les vidéos, les images, les reportages et même les blogs. Les yeux lui piquent, les doigts lui font mal. Voilà maintenant cinq heures qu'il est assis à chercher quelque chose qu'il ne connaît pas, qu'il ne peut pas trouver.

Puis il repense à la tâche. Il revoit le visage blême d'Emir. Finalement, il se rappelle ce jour où il a pleuré et comment il se sentait impuissant face à son ami en larmes qui ne disait rien. Il ne restait pas grand-chose du petit garçon qu'il avait connu à l'orphelinat. Celui contre lequel il s'était d'abord battu et qui semblait n'aimer personne, être en colère contre le monde entier. Cet Emir toujours puni au début et qui refusait de manger. Mais cet Emir parlait. Oui, de cette petite bouche teigneuse sortaient les pires insultes. Si ce comportement effrayait les autres enfants, il amusait Nikola. Il lui répondait avec les combinaisons de mots les plus improbables ce qui ne manquait pas de lui arracher un sourire mais provoquait la rage d'Emir. Alors ce dernier se ruait sur lui et le couvrait de coups jusqu'au sang. Même quand on venait

les séparer, Emir continuait à frapper dans les airs et à balancer de violents coups de pied dans les côtes de ceux qui le retenaient. Après quoi il pleurait. Croyant toujours à un jeu, c'était Nikola, le visage couvert de pansements et le corps meurtri de bleus qui faisait le premier pas et lui offrait un bonbon qu'il gardait en attente d'une grande occasion. Sans doute épuisé par cette lutte continue, par l'absence de nourriture et de trop lourds malheurs, Emir avait accepté le bonbon. Il était sûrement triste.

C'est difficile de s'imaginer qu'on peut être triste au point que ça se ressent physiquement. On donne tout ce qu'on a et finalement, il ne reste rien. Ni espoir ni certitudes. Que du vide partout et du dégoût. Plus rien ne fait sens et on vit sans vraiment vivre puisqu'on ne fait qu'attendre que tout ça finisse. Sauf qu'on n'a pas la force d'en finir maintenant. De l'extérieur, tout ça, on ne peut que le supposer, en vérité, on n'en sait rien, surtout quand on est enfant. Du coup, on fait semblant pour que l'autre, en face, se sente aimé. On lui ment, c'est la seule chose à faire.

De fil en aiguille, Emir s'était habitué à sa présence, jusqu'au point où, ils étaient devenus amis. Ça s'est fait comme ça, sans que personne ne s'en aperçoive. On n'a pas posé beaucoup de questions. Ils rêvaient de partir loin d'ici, de s'offrir tous les bonbons du monde. Leurs couvertures devenaient des bateaux et des débris rapportés de la cour, un mât et une longue-vue. Ils n'avaient pas beaucoup pour jouer. Que leur imagination et de vieux souvenirs de livres lus, d'histoires entendues. C'est ce manque de matière qui crée les meilleurs rêves. Peut-être pas les plus réalistes, mais ceux qui emportent loin et donnent envie de voir l'avenir. Avec le temps, la quête du bonbon devient celle des plus belles filles et des meilleures blagues. Le rêve évolue mais ne disparaît pas.

Au fond, tout au fond d'eux, ils espèrent que les rêves se réalisent. Que, du monde imaginaire d'un enfant à l'esprit fantasmé d'un adolescent, il y a un pont. Que ce pont mène vers la réalité de ce que l'on voulait vrai, à tout prix. Sauf que, dans la vraie vie, il y a des forces plus grandes que les rêves et que Nikola a dû travailler après l'orphelinat. Lui qui avait la tête pleine de rêves pouvait rêver pleinement à l'usine. Il n'avait que ça à faire... rêver. Heureusement qu'Emir a vite su décrocher un travail dans une boîte de journalisme. Il ne donnait pas cher de leur peau sinon, et ils auraient pu se retrouver dans la rue à mendier pour manger. C'est grâce au soutien d'Emir et à ses petits boulots que Nikola peut aller à la fac. Même si ça ne l'empêche pas d'espérer mieux pour eux.

Mais, alors qu'un sentiment étrange, puis une contraction venant de ses tripes forcent Nikola à fermer la page internet, il tombe sur une ébauche d'article en ligne dans lequel Emir

raconte sa fuite de Srebrenica vers Sarajevo. À la fin, il a joint une liste de noms à sonorité serbe, tous reliés à une action, puis à un nombre. Au début, il y a ces mots écrits : *Grande Serbie, Déclaration d'indépendance, Yougoslavie*. Puis il y a ces mêmes insultes que celles entendues à l'orphelinat, à l'encontre des Serbes qui ont commis ces crimes, mais aussi envers ceux qui savaient et qui n'ont rien fait. Insultes aux coupables qui se sont dit innocents face au tribunal. À tous ceux qui ont déformé, la réalité. À ceux qui nient en boucle et à ceux qui les croient...

Nikola sent qu'il lit quelque chose qui le dépasse et qui dépasse toute objectivité.

Branimir jette une cigarette par la fenêtre quand on frappe à la porte. Les coups sont doux mais assez insistants. Puis, ils s'intensifient. Leur tempo jusque-là presque musical s'accélère, s'amplifie. À ce rythme-là, nul doute que la porte ne finisse par céder. Mais soudain les coups cessent, la main ripe sur la porte. Un corps chancelle de l'autre côté, l'ombre derrière le judas disparaît. Sorti de la salle de bain, Nikola interroge Branimir. Mais, avant qu'il n'ait le temps de répondre, l'ombre revient à la charge. Nul autre choix que de lui ouvrir. Sur le palier, c'est une femme d'un âge certain, assez petite qui dit s'appeler Lejla.

Dérangé à son tour par ce vacarme, Emir sort de sa chambre. Aussitôt, la femme se précipite vers lui pour l'étouffer dans une étreinte maternelle. Des larmes coulent sur ses joues, d'une voix tremblante, elle remercie Allah de lui avoir permis de retrouver son fils... Emir ne sait comment réagir. Lui ? *Son fils ? C'est dur à croire quand on n'a pas eu de mère pendant vingt-cinq ans. Mais ce n'est pas impossible...* Il lui rend son étreinte puis, afin de la laisser s'expliquer il desserre ses bras qui l'enserrent. Alors, d'une voix haletante, la femme lui raconte : l'enclavement, les réfugiés sur les routes, les bombardements incessants. Elle explique que le monde a détourné son regard et a condamné les soldats qui étaient restés sans chef pour les guider, condamnés à s'échapper ou mourir. Mais s'échapper, c'était aussi mourir... L'armée bosniaque avait laissé tomber ses hommes qui étaient piégés comme des rats. Pour les femmes comme elle, il avait fallu prendre la route et laisser la famille à l'abattoir... « C'était une vie trop rude pour un jeune enfant que de traverser un pays en guerre ! poursuit-elle en sanglotant. Aussi Emir, on s'est résolu à te laisser là où tu pourrais grandir loin d'un tel drame. J'ai obtenu le statut de réfugiée en Autriche. J'y vis encore... Quand j'ai lu cet article signé de ta main sur la guerre et la haine qui en découle, j'ai compris que je n'avais pas su le préserver... »

Sentant sur lui le regard interloqué de Nikola et celui difficile à décrypter de Branimir, Emir propose à Lejla de sortir.

Une fois les bruits de pas assez éloignés pour ne pas être entendu, Branimir ne retient plus son rire. Il s'exclame : « T'es un brave garçon Nikola de vivre avec un gars comme Emir. J'ai jamais vraiment compris pourquoi. Enfin, je veux dire : quand tu t'arrêtes deux secondes pour lire les conneries qu'il écrit, tu comprends que ça tourne pas rond dans sa tête. Apparemment sa pauvre mère l'a bien vu. Le bougre sait même pas de quoi il parle et pourtant il veut nous donner des leçons. Mon cul, oui ! Faut apprendre à tourner la page. Je suis pas un ange et j'ai fait des choses dont je suis pas fier. Oui, et alors ? Je vais quand même pas en pleurer toute ma vie. Tu sais mon grand, si y'a un truc que je peux t'apprendre, c'est qu'on va pas en finir aussi facilement avec la violence et la guerre. C'est pas demain la veille que les hommes vont se dire que c'est con de s'entretuer pour des broutilles. Aucun de ceux qui se battent n'a une bonne raison. Dans ce beau monde, il existe pas de raison valable pour envoyer des milliers de jeunots à la morgue. C'est la vie, et on peut pas la changer, même avec la meilleure des volontés. Finalement, que le gouvernement nous manipule ou pas, on s'en fout. C'est dans la tête que ça se passe. Moi, j'ai jamais aimé les Bosniaques. C'est dans mon sang. Je peux donner tout ce que j'ai pour faire croire que c'est faux mais c'est débile. On est qui est on est. »

Le lendemain soir, quand Nikola rentre de la fac, Emir n'est plus là.

Un mot écrit sur une feuille de brouillon est posé sur le lit auquel on a enlevé les draps désormais pliés et rangés dans la commode. Le départ n'a pas été précipité. Les quelques photos et objets de valeur demeurent à leur place. Les vêtements également, à l'exception d'un pantalon, de plusieurs caleçons et de trois tee-shirts.

Tracée par une main décidée, la lettre que Nikola tient entre ses mains a été écrite dans une calligraphie impeccable :

Nikola, je suis parti, tu l'as compris. T'expliquer pourquoi est la moindre des choses. Il faut d'abord comprendre que la situation est insoutenable. Au nom de notre amitié, je te prie d'ouvrir les yeux Nikola. Je les ai moi-même gardés clos trop longtemps. Aussi je t'encourage à ne pas répéter les erreurs que j'ai faites. Il ne faut pas croire tout ce que tu vois. Pas même ce que je te dis. Depuis un certain moment, j'ai retrouvé les vieux démons que j'avais abandonnés à l'orphelinat. Je pensais qu'en

les oubliant, j'évitais de devoir leur faire face. J'ai eu tort. Tant que l'on ne fait pas la paix avec son passé, il nous colle à peau. Si je ne réagis pas, ni ma colère, ni mes larmes ne me sauveront du péril vers lequel je cours.

Je suis donc parti à Srebrenica. C'est là que tout a commencé pour moi, pour toi et moi. À l'endroit où sont enterrés des milliers d'entre nous, je dois livrer bataille. Tu sais, il y a quelque chose qui me ronge. Hier, Lejla a libéré les forces nécessaires pour que, une fois là-bas, je puisse me débarrasser du passé. Après quoi, je reviendrai. Ne prends pas ces mots écrits par un lâche pour argent comptant. Travaille à te forger ton sens critique, seul ! C'est là où j'ai échoué. Comme on dit : fais ce que je dis, pas ce que je fais. Je te souhaite sincèrement d'avoir le courage de chercher à comprendre le monde qui t'entoure, sans quoi ce que l'humanité a en elle de plus cher est voué à disparaître.

Tu ne sais pas à quel point je suis désolé.

À bientôt, Emir.

« Égoïste ! » lâche Nikola.

La peine lui oppresse le cœur. D'un geste vif, il déchire la lettre. Si seulement il avait su, il y serait allé avec lui ! C'est facile de partir sans rien dire et de laisser les autres derrière soi. Il ferme définitivement la porte de cette chambre derrière lui. Trahi, il jette la lettre à la poubelle, puis la tête en ébullition il fait une dizaine de fois le tour du salon.

Dans l'appartement de Branimir, les lumières sont éteintes. Alors, il se rue dans sa chambre et claque la porte. Un morceau de plâtre s'écrase au sol.

C'est la nuit. À 1 h.56, la vie a laissé place à la mort. Cinquante-trois années d'existence réduites en cendres par un souffle. Les flammes dansent dans l'appartement. Au son des sirènes, un univers enchanteur se déploie. Le ciel rempli d'étoiles se décore de lignes qui ondulent à l'infini et d'où se dessinent des corps tout en vides et reliefs. Leurs mains semblent toucher le ciel et viser l'au-delà. Habité par des esprits colorés, l'appartement est plus vivant que jamais. Ils dansent en cercle autour du croissant de lune pour réclamer la pluie. Les corps s'élèvent de plus en plus haut et gagnent les nuages. Mais il ne pleut toujours pas. Pourtant, on entend des cris et des suppliques. Et, comme rien ne se produit, on dirait que les corps sont abandonnés. Les crépitements puissants couvrent les hurlements de douleur des hommes

dans l'immeuble. Encore au-dessus de ces corps, un rideau noirci enveloppe le ciel qui était si beau mais que l'on ne voit plus.

* * *

« Une cigarette ! constate Nikola avec un rictus nerveux. Faut croire que quand on fume, on meurt pas forcément d'un cancer. Mais ça, ils oublient de le mettre sur le paquet. C'est con. À force de nous répéter que c'est de la merde la cigarette, on finit par croire que ça va nous tuer, mais pas comme ça. Ils auraient pu y penser quand même ! Honnêtement, c'est une chose de mourir à cause de soi, mais là c'est pas pareil parce que tout son immeuble a sauté et que nous aussi on a failli y passer. Que c'est con... Mais que c'est con ! »

Il n'y a plus personne pour répondre à Nikola. Emir n'est plus là et Branimir est mort. L'appartement est vide. Vidé de ses murs et de ses habitants. Il ignore tout des derniers moments de Branimir et de ce que l'on pense à l'heure du jugement dernier. Il imagine Branimir les mains portées vers le Tout-Puissant en gage de soumission, Branimir quémandant le pardon de Dieu, d'une mère ou d'une sœur. Il y voit l'ultime geste d'un croyant. Mais il voit surtout Branimir insulter le Bon Dieu tout en précisant dans son langage de charretier qu'il aurait des comptes à lui rendre une fois cette affaire réglée.

Mais on vient lui dire que tout est arrivé bien vite, même pas le temps d'une prière. La cigarette mal éteinte a mis le feu à la moquette, puis les rideaux ont suivi, puis la tapisserie, et enfin toute la pièce s'est embrasée. L'explosion de gaz a eu lieu tandis que Branimir dormait. C'était la vieille gazinière qui fuyait. À défaut du feu, la déflagration l'avait tué à coup sûr. Le souffle de l'explosion, le verre brisé, les débris à nettoyer au plus vite... Pas besoin de raconter la suite à Nikola, il la connaît.

À présent, l'incendie est éteint. Alors que l'immeuble de Branimir n'est plus qu'une carcasse. Celui de Nikola, fait figure de rescapé.

Corps esseulés rassemblés dans le froid, emmitoufflés dans des couvertures de survie... L'asphalte a troqué sa couleur anthracite pour se revêtir de noir et le quartier entier se fond dans la clarté terne du petit matin. La gorge brûlée par la fumée, les quelques oiseaux du quartier n'ont plus de voix pour chanter. Les gyrophares des camions de pompier et des ambulances éclairent les visages endormis et traumatisés des habitants. Les uns et autres ont choisi leur côté de la ville. *Republika Srpska*. Bosnie-Herzégovine.

Des portières ouvertes, on entend la radio diffuser un bulletin d'information.

Quand vient la fin, Nikola est seul.

Djevens Fransaint

Il paraît que c'est une histoire qui débute par la fin, ou que la fin est le début de quelque chose qu'on ne connaît pas bien, un mensonge mal fissuré, une enfance prise entre des parenthèses de légendes, un malentendu sur un certain départ dans la vie pour une île de bonheur. Je ne comprenais rien, ou j'avais tout compris et avais préféré la pensée d'une vie psychédélique au quotidien morne d'un ménage sans relief. Mais tant d'histoires prises par la queue et une collection de chapeau haut-de-forme que ma mère donnait pour des preuves tangibles de ses élucubrations, aidaient à ruser avec la réalité.

Dès le commencement, tout s'embrouilla et rien ne se passa comme prévu.

Quand, un jour, je questionnai ma mère sur les absences répétées de mon père, elle m'expliqua qu'il était gardien d'étoiles. Devenu grand, je voyais bien que cette histoire n'allait pas. Papa était un petit homme d'une calvitie luisante, enveloppé dans des chemises aux motifs d'oiseaux migrants et d'arbres sous fond d'un ciel bleu pur. Ses mains étaient juste assez grandes pour tenir sa pipe ou pour dépoussiérer ses chapeaux par de grandes claques sonores. On ne gardait pas les étoiles avec de si petites mains ! À nouveau je questionnai ma mère et elle m'avoua l'ignoble vérité : que mon père était en fait un brocanteur. Le salaud ! Il avait son commerce à la rue M..., là où les riches tenaient leur bijouterie, leur magasin de voitures et leurs banques commerciales. En réalité, il troquait les étoiles contre des chapeaux.

À cette époque, nous habitions rue L... et Papa me racontait tous les soirs qu'il était né avec son chapeau. Étendu à côté de lui sur un long drap bleu dont le velours me chatouillait la peau, entre deux bouffées de pipe, il étalait à même le sol des photographies où une société joyeuse l'entourait et sur laquelle il trônait de par son élégance, sa mise recherchée, son costume et son haut-de-forme. Les femmes sur ces clichés avaient des allures de marquise paresseuses et, par son maniement du conte et de l'anecdote, mon père insufflait vie à ces personnages d'un monde que j'entrevois magnifique. Alors, ces dames sortaient de la morosité de l'image immobile et flottaient sous mes yeux au rythme des inclinations et des intonations de la voix de Papa, de telle sorte que je me mettais à rêver aussi, à m'imaginer à côté de lui sur ses clichés, la tête prolongée par un haut-de-forme d'une longueur vertigineuse.

Notre maison de pierre brune était un microcosme, un univers fermé, une petite planète dont l'orbite semait des poudres de merveilles. De nos soirées écoulées entre les clichés et les anecdotes sur les chapeaux de Papa, j'en retins une où le cycle ordinaire de ses palabres fut

interrompu par un cri de Maman. De la cuisine, la voix de ma mère nous parvenait brisée, comme un chant pris au vol, entre supplications et litanie, la demi-mesure d'une note affolante. Maman aimait s'asseoir sur une petite chaise de bois qu'elle plaçait contre le mur de la cuisine, place qu'elle occupait non pour cuisiner mais pour observer la poussière qui s'amoncelait sur les vaisselles ou l'eau du robinet qu'elle ouvrait et laissait couler pour son simple plaisir. Je ne pourrais dire si elle ne savait pas cuisiner ou si c'était l'une de ces compositions qui faisait d'elle un être qui m'échappe par son mystère, toujours pris dans un mouvement entre l'inimaginable et l'insolite. Parce que chez elle il n'y avait rien d'ordinaire. Elle portait des tenues d'ado mais tenait à assortir à ses jeans, chemises et t-shirt des foulards qui enveloppaient son cou sous une couche folle de bijoux.

À l'école, j'avouais à mes camarades me souvenir de la première fois que j'avais vu le visage de ma mère. Cette vérité m'avait valu des moqueries durant presque un mois. Quand je pense à ma mère, du monticule de mes pensées et des gravats de ma mémoire, une petite couleur jaune se profile et un cou, ingénu, s'allonge. Alors un joli collier se détache de la poitrine, un long foulard s'abat sur mon visage, des bras fluets me soulèvent et, derrière ce corps qui me maintient, un paysage infini de sable s'étend comme des landes du bonheur. Le ciel est assez bas pour que la lumière du soleil s'applatisse en un arc parfait. Alors, au-delà de ce bras de lumière, se dessine un territoire inconnu... C'est un début d'été, dans une maison au bord de la mer. Le visage de ma mère est un début de nuit, une paroi sur laquelle des paillettes se brochent.

Ce jour-là, le silence après le cri, si mystérieusement lié à l'attitude de Papa, nous dicta des gestes rapides. Nous retrouvâmes ma mère avec un visage de fin du monde. Encore enfant, je soupçonnais l'excuse de Maman se lamentant d'avoir perdu sa bague d'Asie, d'être incohérente. Je savais son attachement pour cet anneau qu'elle disait avoir acheté à un couple de gitans en Asie. Déjà cette histoire de gitan aurait pu me mettre la puce à l'oreille parce que les gitans de ma mère étaient des hommes qui vivaient dans un pays de glace, et que sa géographie personnelle faisait de l'Asie un pays où les gens marchent sur un seul pied.

Je n'avais rien compris non plus à la brève colère de mon père qui d'habitude ricanait à chaque nouvel objet perdu par ma mère. Qu'est-ce qu'elle avait de spéciale cette bague d'Asie ?

Et puis, il y avait l'école. La directrice avait à plusieurs reprises contacté ma mère pour lui parler de ce qu'elle appelait : *mes difficultés d'apprentissage*. Mes camarades ne passaient pas par quatre chemins pour me l'avouer : j'étais un cancre. Chaque rentrée je débutais dans une

nouvelle classe sans jamais y finir l'année. Après ces conversations avec la directrice, pour me convaincre du contraire, ma mère recherchait dans les tiroirs des dessins et poèmes de ma prime jeunesse. Elle souriait et me faisait comprendre que, au milieu des esprits simples, les génies comme moi perdent de leurs ailes. Après une convocation de trop qui s'était terminée par une colère de ma mère qui, furieuse, avait failli arracher la porte du bureau de la directrice, je fus contraint à un apprentissage à domicile. Tous les matins, on me réveillait après le départ toujours précipité de mon père. Je courais à la fenêtre et cherchais au milieu des silhouettes sur le trottoir la tête surmontée d'un haut-de-forme. Après le petit-déjeuner pris au lit, et toujours insuffisant parce que ma mère disait que les princes des grands châteaux ne mangent presque rien le matin, commençait ma journée.

Cela débutait généralement par un cours de géographie surréaliste. Ma mère accolait à n'importe quel territoire des noms que je n'avais jamais entendus et m'en décrivait les habitudes culturelles. J'appris ainsi que la Manche qui séparait la France de l'Angleterre était une petite montagne sur laquelle les gens des deux pays venaient pique-niquer dans un petit coin verdoyant. Ou que la neige était en fait un fruit. Ou qu'il y avait un passage souterrain qu'on appelait : *Canal de Suez* qui liait l'Australie à l'Amérique du Sud... Ce qui au départ était un exposé sur les pays et les mœurs de peuples variés s'achevait en de petites histoires sur tel ou tel personnage historique célèbre. Ainsi, pour ma mère, Christophe Colomb était en fait un Africain... L'érudition de ma mère me fascinait. Dans sa chambre, sous son lit, elle gardait précieusement une valise remplie de livres. L'après-midi c'était lecture et diction. Elle déposait l'ouvrage sur mes genoux et m'écoutait martyriser les mots. Elle connaissait les répliques de chaque personnage et tenait une règle fine et longue avec laquelle elle me tapait délicatement sur la bouche après chaque faute de prononciation.

Au terme de mon premier cours de lecture et de diction, ma mère hocha la tête et, malgré mon génie, dut avouer ma maîtrise imparfaite de la langue française. C'était un défaut auquel il fallait rapidement remédier ! Les gens sérieux et instruits ne parlant que le français, je n'avais selon elle aucun avenir en m'exprimant uniquement en créole. Elle rectifia mon emploi du temps et à la fin je n'eus plus que des cours de lecture et de diction. Le soir, mon père rentrait et, à la lumière d'une unique lampe (ma mère jugeait que les compagnies d'électricité étaient dirigées par des capitalistes et que : « Mieux vaut les ténèbres que de donner son argent à des envieux »), m'observait qui lisais d'une voix monocorde, le nez pincé parce que ma mère répétait que ça m'aiderait à m'exprimer sans accent.

Tout autre enfant aurait compris. Ma mère me réveillait et après le petit-déjeuner déposait sur mes genoux le livre que je devais lire. Poursuivant mon voyage avec les mots, avec le temps, et après avoir tout compris, un jour que je lisais, je butai sur le mot... *Cauchemardesque*.

CAU-CHE-MAR-DES-QUE... Malgré tous mes efforts les sons ne voulaient pas sortir de ma bouche. Alors je tendis le livre à ma mère et attendis qu'elle le prît, jusqu'à ce que mon bras me fit mal. À ma très grande surprise, ma mère pourtant si exigeante consentit à ce que je saute ce paragraphe.

Mais *Cauchemardesque* est un mot têtu. Nous nous rencontrâmes à nouveau dans le paragraphe suivant et je dus sauter encore le paragraphe. Après cette séance, le visage de ma mère s'assombrit et, bien que mon père l'appelât pour partager avec elle ses contes et ses anecdotes qu'il adorait, elle alla se coucher assez tôt. Cette nuit-là une lumière dans la cuisine me réveilla et c'est avec stupeur que je vis ma mère le visage contracté, penchée sur une table, tenant mon livre de lecture d'une façon tout à fait anormale.

Et là tout devient clair.

Comment était-il possible que cette femme qui avait parcouru le continent de glace de l'Asie avec les gitans, qui savait que Christophe Colomb était africain et qui, par une journée d'été avait pique-niqué sur la Manche avec les Français et les Anglais, cette conteuse hors-pair qui récitait de tête les plus beaux poèmes de la littérature mondiale et connaissait les répliques les plus folles du meilleur des théâtres, pût-elle ne pas savoir lire ? D'où lui venait alors son français impeccable et ses phrases de grande bourgeoise ?

Alors, le début de la fin se résuma en un seul mot. Un mot recelant en lui assez de ténèbres pour contenir un enfant et une femme. Une nuit, un livre tenu à l'envers. Un père qui dormait avec son haut-de-forme sur le visage : *cauchemardesque*.

* *

Je faisais l'expérience de la sensation grisante que le déclin donne aux gens qui débutent dans l'existence avec audace. Auparavant je n'existais pas. Ma vie était la synthèse des contes de mon père et des extravagances de ma mère. Mais il arrive parfois que l'on tombe pour ne plus se relever. Je n'avais jamais vu la chute de quelqu'un précipitée avec autant de soudaineté que celle de mes parents. Depuis quelque temps, mon père rentrait plus tard que d'habitude et, si ma mère me prodiguait toujours ses cours, sa voix laissait parfois transparaître une certaine terreur et la conscience de ses failles l'obligeait à procéder avec plus de prudence.

Lorsqu'un matin deux hommes en costard sombre vinrent déranger ma mère et moi pendant notre séance, je la vis ouvrir la porte d'une mine grave, recevoir une lettre de ces messieurs avec des gestes maladroits, refermer et se diriger vers moi comme une flamme sur le point de s'éteindre. Je sus immédiatement que c'était des croque-morts. Ma mère me le confirma. Ils étaient venus transporter quoi ? Notre bonheur... C'est ainsi que je fis la rencontre de ces individus de nature vicieuse : les huissiers, ces bêtes noires des légendes qui rappelaient que le bonheur avait une échéance. En recevant la nouvelle de leur visite, mon père enleva son haut-de-forme, geste qui signifiait que la fin du monde était proche. Cette nuit-là, nous dormîmes du sommeil des coupables et le lendemain mon père sortit en oubliant son chapeau à la maison.

Il faut concéder à la nuit son lot de noirceur qu'une myriade d'étoiles à bout de brillance n'éclaire pas. Autant de cieux nus pour un astre aveugle, autant de murs pour un bonheur volé, une enfance mal construite, ou bâtie avec la conviction du malheur qui aurait fini par nous oublier, mais qui pourtant nous guettait. Le malheur, c'était le chapeau oublié sur la table, dès le lendemain, la tête nue de Papa ! Sa calvitie, alors qu'il se rendait au travail. Le malheur c'était aussi mes chaussures enfilées à la hâte, mon père déjà assez loin et ma détermination à ne pas le laisser marcher dans les rues sans son haut-de-forme. Le dos des gens devant moi suintait l'ennui. Les femmes perdaient de leur magnificence. Les hommes étaient des murs. Mon père obliqua vers la rue opposée à la rue M... et, quelques mètres plus loin, entreprit de gravir l'escalier d'une maison. L'homme aux épaules affaissées qui, parvenu en haut des marches, poussa la porte n'avait plus rien de commun avec mon père. D'autant que, quelques minutes plus tard, il en ressortit vêtu d'un bleu de travail assez large. Mes mains qui tenaient son chapeau tremblaient. Je suivis cet homme du regard, jusqu'à ce qu'une camionnette l'emporte, lui et beaucoup d'autres pareils à lui. Je restai là à fixer le haut-de-forme que je tenais encore et le soir venu, au retour de mon père, je me demandai où il cachait cet homme qu'il ne sortait que lorsqu'il était hors de notre quartier ?

* * *

La rue nous attendait et avec elle son petit monde d'ivrognes, de fous et d'hommes blessés. C'était le matin et pour la énième fois j'avais demandé à mon père pourquoi nous étions obligés d'aller habiter chez cet oncle que je ne connaissais pas. Il me sourit et me murmura : « C'est un jeu. La vie est un jeu. »

Nous avons beaucoup marché. L'oncle en question était un homme qui ne racontait jamais d'histoire. Je le compris à la manière dont il nous ouvrit sa porte, à la paume de sa main rêche, à sa maison au décor simple, à ses enfants tristes et au corps raide de sa femme. Les gens qui savent raconter des histoires portent des chapeaux élégants et parlent le français comme ma mère. Mon séjour chez lui ne dura pas longtemps. Je fus trimballé à nouveau dans une autre maison avec une vieille qui ne parlait jamais et qui était toujours occupée à préparer une soupe, de telle sorte que le jour où je renversai sa cocotte mes parents me placèrent chez un ami, mais sans eux cette fois-ci. Cet ami qui fumait plus qu'il ne respirait avait l'habitude de me fixer et de murmurer : « Pauvre enfant, qu'est-ce qu'ils ont fait de toi ? » Cet ami qui ne savait le nom d'aucun astre, ne connaissait aucune des habitudes des Français et des Anglais, ne savait pas où était la Manche ou quelle était la vraie origine de Christophe Colomb, ne pouvait situer l'Asie sur une carte... Cet ami qui allumait le soir un grand bûcher au fond de sa cour pour chasser les moustiques et qui se nourrissait plus des nouvelles à la radio que des aliments à moitié cuits qu'il cuisinait, me parla de la fin ou du début, ce qui était pour moi la même chose, parce que bon sang un gamin ça a quand même le droit de savoir.

Quand mes parents passaient me voir, c'était pour m'assurer que tout allait s'arranger. Maman ressemblait davantage à cette adolescente que, selon cet ami, les vrais propriétaires de la maison aux pierres brunes avaient recueillie. Une adolescente gaie qui, durant des heures où elle servait de nounou aux riches surprenait au vol des mots, une langue nouvelle, plus en lien avec les manières et les langages des enfants des propriétaires qu'avec ceux de rigueur à l'heure du thé. Une adolescente qui aimait répéter dans son petit coin les mots des autres, jusqu'à se prendre pour une des leurs et qui, après le départ précipité des proprios, suite à leur décision d'aller vivre à l'étranger, avait décidé avec le jardinier d'occuper la maison... Au jardinier les beaux costumes et, avec l'accoutrement des riches, la nouvelle manie des chapeaux. Et ensuite : un premier enfant. La vie étant un jeu, l'adolescente avait appris à mimer les autres, à les imiter jusqu'à s'oublier elle-même, à gommer sa propre existence au profit d'un mensonge et, face au petit corps douillet de l'enfant, elle et le jardinier, qui commençait déjà à porter ses chapeaux, avaient compris que rien ne les attendait du côté de la vérité.

À chaque visite de Maman je surprénais une faille dans son langage. Un mot mal prononcé. Une phrase ratée. Un ton faux. Quant à Papa, il se contentait désormais de porter des chapeaux, et rien d'autre ! Sa tête avait perdu sa légende. La tête de Papa, c'était quelque chose auparavant. Une boîte à histoire. Une lune ronde qui cachait une face. Quand on a tout perdu, on a le sourire. *Cauchemardesque*. Tout cela n'était que des histoires. Papa parlait de

récupérer notre maison. Maman me forçait à converser pour juger si j'avais vraiment travaillé en son absence comme je le lui avais promis.

* * *

Je fréquente maintenant une petite école non loin de là où j'habite. Quand on me demande ce que font mes parents, je bombe le torse, éclaire ma voix et proclame de toute ma superbe que mon père a un grand magasin dans la rue M... Et que ma mère est une dame qui connaît l'Asie et qui a déjà pique-niqué sur la Manche avec les Anglais et les Français.

Ces traits que l'on garde

Kevin Thiévon

Il vit la lame sur le bord de l'évier, la prit, se regarda dans le miroir, se tira les yeux, se frotta le nez. Après un grand râle, il s'entailla le côté droit du visage, de la tempe à la joue. Ce fut un trait net ; du sang jaillit. Il poussa un cri strident comme un gosse qui venait de se prendre une charge en mettant les doigts dans la prise. Il trébucha contre son lit. Dehors, une pluie fine venait battre délicatement contre le toit de l'hôtel. Il se pencha par la fenêtre en titubant un peu, la *Renault* était toujours là, grise, familiale, bien garée. Il alluma une cigarette, tira quelques lattes et finit sa troisième fiole de Scotch en toussant. Puis il poussa un nouveau râle et, main au visage, cigarette éteinte sous l'œil gauche, un cri rauque cette fois-ci. Fatigué il se coucha tout habillé et ne revit sa *Renault* que le lendemain matin.

C'était un dimanche ensoleillé, vue de la fenêtre la banlieue était calme mais la lumière vive entretenait le mal de tête dont il souffrait depuis le réveil. Il se passa d'abord un peu d'eau sur le visage, qu'il sécha ensuite. Puis il répandit alcool et Biafine sur ses blessures qui l'incommodaient. Après quoi, dans le miroir, il put apercevoir le premier sourire qu'il s'adressait à lui-même depuis sa fuite.

Il passa la journée dans sa chambre d'hôtel en scrutant sa *Renault* grise familiale, bien garée. Elle ne bougeait pas sa *Renault*. Il fit les cent pas, soigna ses plaies encore vives et regarda la télé, impatient d'être au soir, impatient d'être au bout. Affublé d'un chapeau, d'un grand manteau à col et de lunettes d'aviateur, il descendit avec sa valise en fin de journée. Il régla en vitesse la chambre au nom de Jacques Barralon. Il sortit. Une dizaine de mètres plus loin, il pénétra dans l'hôtel voisin, sans lunette, sans chapeau. Là, il réserva une chambre avec vue sur rue au nom de Jacques Barralon.

Le soir venu, il entra dans un bar et souleva son chapeau, qu'il avait ressorti, pour dire bonjour à la patronne. Il s'installa près du comptoir, dans le petit fauteuil qu'elle lui désigna. Deux heures suffirent à l'homme pour aborder deux femmes. Avec la première, l'échange fut bref. Mais la seconde avait mordu, emballée semble-t-il par cet individu qui disait s'appeler Joaquin. Un Argentin de souche : ses cheveux très noirs et son teint ne trompaient pas. L'accent qu'il avait pris non plus. Il savait rouler les *r*, roter les *j* ; pour le reste, c'était du français avec des *o* à la

fin. La femme avait apprécié le noir, le sombre, le mystère qui planaient autour de cet étranger. Aussi les scarifications du visage avaient-elles amplifié l'effet que l'homme semblait provoquer. Puis le beau scarifié se fit appeler par la patronne pour se rendre dans l'arrière-boutique. Il prit congé de la femme en avouant qu'un ami à lui, qu'il attendait depuis le fond des âges, venait d'arriver.

C'était une grande salle sombre, sans fenêtre, avec des peintures sur les murs et des tables en bois, un sol en pierres pavées et des tabourets hauts ; avec des câbles qui traînent et des tireuses à bière vides. Les cheveux de l'homme se collaient un peu sur le haut du front, et de petites bouclettes apparaissaient sur ses tempes... Il transpirait. Un grand mec était au fond de la salle, affalé dans un fauteuil vraiment très mou et qui l'engloutissait. Il paraissait lourd. À sa vue, le beau scarifié transpirant lui tendit quelques billets en grosses coupures contre un passeport. Ils échangèrent quelques courtoisies puis l'homme vérifia le nom inscrit sur ses nouveaux papiers d'identité : *Jacques Barralon*. Il confirma au fauteuil mou qu'il s'était bien débarrassé de ses anciens papiers qui, à cet instant même, venaient de périmer. « Merde ! » lui souhaita le colosse englouti. À nouveau, les bribes d'un sourire léger, presque retenu, s'esquissèrent sur le visage balafré. Jacques ne répondit pas et quitta le bar en hâte. Il marcha, et courut presque, jusque tard dans le noir. Puis, le col du manteau relevé, le chapeau bien mis, les lunettes d'aviateur glissées dans une poche, loin dans la nuit et les jambes lourdes, il décida de rentrer.

Une fois dans sa chambre, il regarda dans le miroir ses plaies qui le piquaient encore. Et il prononça : « Jacques... Jacques », ce qui le fit sourire un peu. Il ouvrit la fenêtre, tout là-bas le jour semblait venir. Et juste en-dessous, sous un angle différent, sa *Renault* grise, familiale et bien garée, n'avait pas bougé du dimanche.

*

Réveil panique. Il sauta du lit et manqua de se ramasser. Il se précipita vers la fenêtre pour s'apercevoir que sa *Renault* n'y était plus. La place était libre et paraissait trop large vue d'en haut. Tous feux éteints, un gros camion débordait dessus. Sa place ! Sa place d'avant. La place de sa femme. *D'une* femme... C'était sa *Renault* qui l'avait contraint à ce réveil en sursaut. Pour deux raisons : d'abord, elle avait été l'ultime contact, même bêtement visuel, qu'il avait eu avec son existence précédente ; ensuite, cette disparition signifiait que sa femme était chez les flics. Parce qu'elle restait à la maison, sa femme, les lundis.

Branle-bas. Il alluma la bouilloire, s'enfila quelques fioles de vodka et, à moitié ivre, se brûla le front avec l'eau préparée pour le thé. Une fois calmé, il positionna sa chaise près de la fenêtre pour y fixer Sa place sans qu'il soit possible de l'y repérer. Il demeura six heures ainsi... Et il eut mal à son front, à sa joue, à ses yeux.

Elle revint, sa *Renault*. Mal garée car son nez dépassait légèrement sur la chaussée maintenant. Le visage de la femme, sortie de la voiture, lui asséna comme un gros coup dans la poitrine. À cette distance ses traits n'étaient pas nets mais des traces noires prouvaient que son maquillage avait coulé. Et puis ces gestes, précipités, et puis cette voiture, garée en vitesse et drôlement mal... Tout ça avait de quoi provoquer un choc violent. La femme, seule, pénétra dans *leur* maison. Non accompagnée : pas d'enfant, pas de flics... Les premiers avaient dû être déposés quelque part, chez les parents sans doute. Quant aux seconds, il faudrait attendre un peu et ça pouvait se comprendre. C'est qu'on ne se fait pas enlever ou tuer en ayant vidé avant ses comptes en banque. La fugue, ou l'abandon, n'étaient pas des pistes prioritaires pour le commissariat du coin. D'où le maquillage, sans doute...

Jacques en avait trois, de comptes en banque. Ils étaient juste là, planqués sous son lit dans un sac, noir pour faire vrai. Quelques billets avaient été déjà échangés contre des lunettes, un chapeau, un grand manteau à col et un passeport. Et maintenant ?

Maintenant, sorti en douce de l'hôtel, le visage rouge et piquant à cause des plaies, Jacques longeait les quais d'un fleuve, plutôt crade en apparence. La nuit tombait déjà. Parfois quelques passants le croisaient, il les fixait. Il avait largement dessaoulé depuis le matin. Mais à cette heure-là, quand on est seul et qu'on attend la fin du monde, mieux vaut s'asseoir... À l'extérieur il fait trop froid. Reste alors l'intérieur... donc un bar. Parce qu'il vaut mieux boire et gueuler ; croiser des regards vibrants, détachés à cause de verres en trop ; entendre des cris hilares ; sentir des odeurs d'euphorie. A dire vrai, l'homme attendait plus sûrement la fin *d'un* monde, ou quelque chose qui s'y apparente, une bifurcation radicale... un truc encore confus. Alors il fallait s'asseoir. Alors le bar. Pour écarter grands les bras.

Il se trouva vieux, tant les autres paraissaient avoir vingt ans de moins que lui. Il avait commencé seul, au comptoir, par un alcool fort pour grandes personnes. Le geste calme, la tête baissée et le regard en coin tranchant, il buvait très lentement. Son visage scarifié commençait à attirer l'œil des curieux. Ses bouclettes avaient reparu, on l'aborda bientôt. Il se

fit appeler Ignacio par la fille venue s'asseoir à côté de lui. Le temps passant, sa voix grave et posée contrastait avec celle, criarde, de sa partenaire. Ses cicatrices, prétendit-il, étaient le fait d'une carrière militaire commencée il y a bien longtemps. « Un conflit fameux qui m'inaugura en tant qu'homme, ajouta-t-il. Une guerre entre Argentins et Britanniques sur fond d'îles à reconquérir, pleines de pingouins et de pluie. » Les yeux de la fille qui tout à l'heure paraissaient ne pas le regarder *en vrai*, avaient cessé leurs mouvements hystériques. Elle le scrutait maintenant. Lui restait de marbre, mais les soubresauts de ses jambes traduisaient chez lui quelque chose d'inaccoutumé. Ils reprirent quelques verres. La fille troqua ses bières contres des alcools forts... Et la nuit, puis l'ivresse semblèrent libérer l'homme aux cicatrices. D'un coup, comme si une corde enserrée autour de sa taille avait cédé, il écarta les bras, s'étira de tous côtés et se mit à crier des choses folles que ni la fille, ni les responsables du bar, amusés, ne firent l'effort de comprendre.

Gagné par la folie des clients restés chanter et sauter sur les tables en s'embrassant, le bar ferma tard. La fille s'éclipça. Elle laissa derrière elle un sourire et un geste tendre fait de la main, mais pas davantage. Épuisé, Ignacio reprit tant bien que mal le chemin de l'hôtel, ne sachant plus s'il fallait chanter encore ou parler de pingouins.

*

Le jour se levait sur le fleuve. L'hôtel n'était plus très loin mais l'homme erra. Sales, séchés par le vent, ses cheveux avaient gardé des traces de sa nuit. Son souffle fiévreux exhalait une buée blanche. Il trébuchait parfois, légèrement, à cause de cette chaussée pavée. À force, il en avait mal au genou et sous les pieds. Quelques arbres dénudés filtraient avec peine les premiers rayons de ce premier soleil d'hiver. Sans lui il eût pris froid. Mais avec lui, il décida de poursuivre dans cette solitude qu'il avait convoitée. Dans cette fuite, il chercha un effacement ; dans cet abandon, un oubli du monde.

*

Au travers de la fenêtre de sa chambre d'hôtel, l'homme reconnut des collègues à lui. Le coup qu'il reçut dans la poitrine fut pire que celui de la veille. Pour la première fois, ces gens à demi camouflés qu'il connaissait de longue date, venaient *chez lui*. Sous leurs grands blousons noirs ou marron, il devina des vestes de costumes trop larges et des chemises aux manches courtes

dont le blanc, froissé, avait viré au gris. Aussitôt, il revit les engueulades, et l'angoisse, et l'impossible réveil du lendemain. Il n'avait pourtant jamais loupé un jour de boulot. Il revit ses fins de journée et avec elles une peine qui semblait s'alléger – De moins en moins toutefois. Il revit l'approche des congés qui lui provoquait un enthousiasme non feint, toujours plus nécessaire et cependant de plus en plus bref. Il revit tel ou tel perdre une femme, un oncle, ou marier un gosse, ou changer d'endroit, de *Renault*, de visage...

Il était debout. Dehors à présent, il faisait les cent pas en longeant l'hôtel côté rue, en passant chaque fois devant le grand mur, le portillon, en scrutant la *Renault*, sa maison, se figurant l'intérieur : une famille autour d'une table, dans le salon sans doute avec, postés dans les encablures de portes, et venus là pour remuer la vase, lourde, immobile depuis longtemps, les collègues d'un mari évaporé. Des collègues venus à la famille parce que l'on vient à la famille, dans ces moments-là.

Tournant, virant, grognant, il leva la tête. Le ciel était gris. Sa trace sur le côté droit le piquait drôlement. Cette visite le dérangeait ; il n'était pas détaché. Pas encore. Il se regarda dans le une vitre de sa *Renault* et prononça « Jacques... Jacques... Jacques ! », comme un môme qui se répète ses tables de multiplications. Pour imprimer. Pour qu'en lui trois fois huit fasse vingt-quatre pour toujours ; qu'en l'homme Jacques demeure Jacques, ou Joaquin, ou n'importe qui mais autre chose que cet état civil auquel il tentait d'échapper. Ses mains tremblaient anormalement. Il n'était pas encore oublié.

*

Même fenêtre, chaise devant, clope, fiole. Il scrutait sa maison, ce grand mur, les possibles mouvements, avec la *Renault* comme indice. Ses journées suivaient un rythme invariable. Lui ne bougeait pas, ou juste pour pisser, ou parfois pour descendre et voir le portillon. Son visage qui commençait à cicatriser semblait lui convenir : il était suffisamment différent. Assez pour qu'au premier coup d'œil nul ne le reconnût. Et pour qu'au petit matin, lui-même ne pût se souvenir de ses propres traits ; ni qu'un temps d'adaptation lui fût nécessaire chaque fois qu'il croiserait un miroir... Il était devenu suffisamment *autre* pour qu'opportunité lui soit donnée de se choisir chaque jour un destin.

Jusqu'à cette fois-là.

L'hiver allait céder sa place mais un froid sec demeurait. L'homme suivait un groupe qui marchait le long du fleuve. Le sol pavé rendait le déplacement difficile et les trébuchements de chacun encouragèrent quelques rires. Cette douce ambiance parvenait jusqu'à l'homme. Il avait le buste très en avant, ses épaules lui pesaient comme à un vieillard. Il se pencha pour se rapprocher du sol, pour se cacher, ou atteindre avec le front ceux qui le devançaient. Il se força à ralentir le pas pour ne pas tomber sur eux. Son visage avait les traits tirés. Comme sa bouche qui, haletante, soulignait une mâchoire presque coincée. Il semblait lutter contre des vents contraires mais le fleuve était long, il avait encore du temps. Il porta la main à sa poitrine, puis dans son cou. Son cœur n'avait peut-être jamais battu aussi fort. Il se redressa, mit lunettes et chapeau dans une poche et rabattit le col de son manteau. Il cessa de freiner son pas et tomba sur le groupe, qui s'arrêta net. Une petite fille fit trois pas en arrière en titubant ; un petit garçon fut pétrifié ; une femme trébucha puis foula les pavés.

L'homme resta debout, murmurant des « Jacques...Jacques... » sans s'arrêter. Il avait les yeux vers le ciel.

La voix dans la boîte

Maria Caterina Manes Gallo

Je suis dans cette boîte depuis un certain temps. Mais difficile d'établir combien de temps exactement. Au début j'ai compté. Cependant la lassitude m'a pris rapidement. Compter est beaucoup plus ennuyeux que réciter ses prières ou ses mantras.

D'où mon ignorance actuelle. Dans ma boîte, j'ai l'espace nécessaire à mon corps Surtout pour ma tête et mon cou. Le consul a été très précautionneux. Il a bien tenu compte de ma taille, bien qu'il ait choisi un revêtement d'une couleur lugubre. Il a dû penser que pour le rapatriement du corps le noir est moins salissant. Avec un peu d'effort je pourrais aussi changer de position, me tourner d'un côté ou de l'autre, ou à plat ventre. Cela n'en vaut pas la peine finalement. Tout le monde pense que je suis en train de me décomposer lentement. Très lentement. Et c'est bien ainsi.

De toute façon à la fin je ne serai plus que cendre. Je serai à nouveau libre.

Le corps c'est bien quand il sert à vivre, à aimer. Magie de la voix et du regard. La partie de mon corps que j'aime le plus c'est mes mains, leur capacité de saisie entre pouce et index. Elles m'ont toujours ébahi par leur souveraine ambiguïté. Elles sont capables de tout : de la gifle à la caresse, du geste d'accueil au geste d'adieu, en un tournemain elles signent notre destin. Moi je l'avoue je n'en ai pas toujours fait un bon usage. Surtout à la fin. Mais pour le reste... On peut apparemment s'en passer du corps. La preuve : au fur et à mesure que je me décompose je me sens de plus en plus léger et je vois de plus en plus clairement ceux qui restent de l'autre côté. Les vivants. Ceux qui ont encore un corps pour vivre. Ceux qui, sur l'autre rive, continuent à se laisser emprisonner par le temps incertain, incontrôlable, qu'ils cherchent à allonger autant que possible, en se laissant happer par tout et n'importe quoi. Surtout pas de répit ! Juste accepter de se perdre dans une anxiété maîtrisable, afin de juguler l'incertitude. C'est ça la liberté des morts : ils n'ont plus le problème ni du temps qui passe, ni de celui qui se fait attendre.

Depuis que je les ai quittés, dans une scène précédente, les vivants de mon entourage se sont passé la même maladie. Un mal très contagieux. Une forme d'anomie qui affecte la

dénomination. Oui dit ainsi, ça fait très savant, voire prétentieux. Mais c'est à la hauteur de mon dépit. Plus personne ne prononce mon nom : *Jean*. C'est pourtant simple : « Jean ». C'est court. Les plus terrorisés sont ma mère et mes frères. Mon père de toute façon, depuis le début, il ne m'a appelé que très rarement. Il considère sans doute que j'ai déjà été suffisamment apostrophé par ma mère et ma sœur. Généralement il s'approche silencieusement de moi et, après avoir attendu que j'oriente mon regard vers le sien, commence imperturbablement par un : « Écoute-moi petit ». Mais c'est délicat et tendre. Surtout ça me change de l'agitation de ma mère.

C'est compliqué d'être l'élu de sa mère : « Rien qu'à toi Jean ». Ce qui compte ce n'est pas tellement moi : c'est ce : « Rien qu'à toi ». Une sorte d'investiture d'adresse exclusive, mais pas « Pour » moi... Rien à voir. Non, ce qui importe c'est cette exclusivité qu'elle a décidée. « Rien qu'à toi » : apanage d'une préférence, d'une cooptation, d'une captation, et finalement d'une imposture. « Rien qu'à toi » ça ne se vend pas, ça ne se vole pas, non plus. C'est gratuit, comme une imposture. Une imposture sur mesure, *rien qu'à moi*. La preuve maintenant que je ne suis plus là : chaque fois que ma sœur Adèle prononce mon nom ma mère lui lance des regards furieux et désespérés, comme si elle venait de blasphémer. Et les autres ? Eh bien ils suivent comme un troupeau. Tous unis pour sauvegarder une amnésie choisie, endossée, revendiquée. L'amnésie des causes de ma disparition est devenue l'épiphanie d'une nouvelle ère. Une nouvelle ère inaugurée par le bannissement de mon nom : l'ère sans « ... ». L'ère sans « ce qu'il y avait avant ». Extravagance d'un aveuglement collectif dans lequel ils se sont jetés corps et âme. Promesse d'une fontaine de Jouvence enfin retrouvée.

« Oui, me direz-vous, mais si tu es en train de te décomposer, bientôt tu deviendras cendre et tôt ou tard ton âme trouvera un meilleur hébergement sur terre. » Mais ce n'est écrit nulle part. Et puis c'est un raisonnement de vivants, tandis que moi je suis un mort. Je n'attends plus le temps ni celui qui passe, ni celui qui doit encore arriver. Ce qui m'importe c'est ce que je vois. Tenez, par exemple, à intervalles réguliers le troupeau « irrépessible » apparaît. Vous le voyez aussi ? Ils sont là devant vous. En m'exhumant de leur silence complice, ils s'avancent contrits et solennels vers la pierre lisse monumentale qui, tel un oiseau de mauvais augure, domine la boîte dans laquelle je suis tranquillement en train de me décomposer. Là ils ne peuvent pas saboter mon nom. Il est écrit en grosses lettres avec

ceux des autres qui m'ont précédé. Mais rien n'y fait. Ils s'empressent de le recouvrir de gerbes et autres coussins fleuris avant de se distribuer en demi-cercle autour de la pierre qui me surplombe tel un vautour. Me revoici tombé dans l'anomie grâce au langage des fleurs. Belles compositions au demeurant. Beaucoup de lierre, pour le vert foncé, accompagné de chrysanthèmes et de camélias opalins avec quelques touches de mauve intense portées par des lupins et des anémones, quelques lilas de ci de là. Heureusement qu'à la dernière minute le metteur en scène a renoncé aux bouquets de fleurs en tissu et que le fleuriste est arrivé juste à temps.

Tenant des deux mains un mouchoir blanc cassé (elle en a une collection) tout froissé et pressé entre la base du nez et la lèvre supérieure, ma mère généralement sanglote et prie à voix basse. Elle pleure un vide sans nom, un paradoxe inexplicable : avoir autant chéri quelqu'un qui vous a glissé d'entre les doigts sans crier gare ! J'avoue que, si je me mets à sa place, pour moi aussi cela devient très mystérieux. Mon père et mes frères regardent avec insistance, comme pour en mesurer les dimensions, la pierre qui surmonte ma boîte et la sépare de l'air libre. À défaut de pouvoir m'adresser la parole, ils se taisent en pensant à autre chose. Au fond je les comprends. Ce doit être très ennuyeux d'être confronté au mutisme de quelqu'un qui vous a jeté sa liberté au visage, sans prévenir ni vous menacer. Si je ne devais pas faire le mort, j'aimerais leur dire : *« Une telle violence de la part du « petit » vous a pris de court, n'est-ce pas ? D'où l'obligation de se débarrasser du sentiment de m'avoir manqué. Oui mais vos enfants, tôt ou tard vous rappelleront à l'ordre. Ils ne tolèreront pas que vous leur voliez leur passé. L'amnésie ça ne fonctionne que pour une génération. »* Ce serait une belle tirade. Malheureusement elle n'est pas dans le scénario.

Et puis il y a ma sœur Adèle. Sa douleur demeure toujours aussi obscurément palpable dans son regard. Mais envers elle aussi je n'ai pas de regrets. À chacun sa vie ! Je sais que c'est la seule à avoir saisi mon geste, à lui donner un nom. C'est pour ça qu'elle n'a pas peur. Elle parle souvent de moi... à son chat, faute d'humains intéressés. Le chat aussi a été un bon choix.

Quelque part c'est dommage de mourir à 24 ans. Il me reste tant de curiosité insatisfaite. Comment ne pas me demander à quoi j'aurais fini par ressembler si j'étais resté de l'autre côté. Aurais-je forci, comme la majorité des hommes qui ont passé la cinquantaine ? Aurais-

je blanchi prématurément comme Adèle ? En regardant mon père, je vois bien qu'en vieillissant le défi n'est pas d'ajouter des années à la vie mais de la vie aux années qui s'accumulent. Est-ce que j'aurais rencontré la femme de ma vie ? La dernière je l'ai aimée passionnément. L'ai-je aimée trop ou trop peu ? Hélas je ne peux plus le lui demander. Et puis c'est le genre de question dont les vivants débattent rarement.

Si j'étais resté de l'autre côté, sûrement je n'aurais pas eu cette vilaine balafre autour du cou. D'où l'importance que les dimensions de ma boîte soient adaptées à ma taille. Ça me permet de garder toutes les parties de mon corps dans leur agencement naturel. J'y suis allé en effet un peu fort. Mais que voulez-vous, à partir des quelques rudiments médicaux que j'avais en ma possession, j'ai pensé que de me taillader simplement les poignets m'aurait pris un temps infini. Quelqu'un aurait pu découvrir que je me vidais de mon sang. On aurait essayé de me sauver. Quelle horreur ! « Le petit » serait devenu encore plus petit. Tandis qu'en m'attaquant à la jugulaire l'affaire a été vite expédiée et ça a abrégé mes souffrances.

Je sens poindre une question au bord de vos lèvres. Je vous l'ai dit en me décomposant je gagne en lucidité. Néanmoins je n'ai pas envie de vous répondre. C'est mon affaire. En cas contraire j'en aurais parlé avant. J'aurais laissé un mot pour m'expliquer ou, au pire, une déclaration insultant les uns et faisant l'éloge des autres. J'ai préféré me taire. Ce qui naturellement ne justifie pas l'anomie de mon environnement. Et puis, peut être que je ne sais pas moi-même pourquoi j'ai décidé de partir.

Soit dit en passant, j'ai beau essayer de retourner le scénario de tous les côtés, je ne trouve nulle part les raisons de mon départ volontaire. Et au fond c'est bien ainsi.

Ce qui compte c'est ma voix et les sentiments qu'elle trahit. Pour répondre à la question qui point sur vos lèvres, il faudrait mettre cette voix en bocal, pour qu'elle se tienne tranquille. Connaître les raisons de son départ volontaire la rendrait plus maîtrisable. Détrompez-vous. La voix c'est comme les cendres, ça rend libre. Et puis ce serait trahir son auteur.

Ce qui compte c'est comment, chaque soir, cette voix fait vivre mon personnage : « le mort ». Ce « mort » qui se décompose pour mieux voir les vivants et qui réussit à faire croire que depuis l'autre côté, où il se trouve, il peut continuer à parler, à vous les vivants.

Soit dit en passant faire vivre « le mort » sur scène n'est pas un rôle très folichon. Chaque soir, installé dans ma boîte, je me raconte pour meubler le temps de ma décomposition. Le temps pendant lequel mes camarades s'agitent devant vous pour faire avancer la pièce.

Mais la fin de mon temps est venue. Je vais bientôt vous laisser. Ne pensez pas à un abandon. Non. C'est que, dans le dernier acte, vous serez dans la salle à manger et non plus au cimetière. Plus besoin du « mort » ni de sa boîte.

Néanmoins, je pressens qu'une fois encore, avec le changement de décor, je vais avoir un mal de chien à me libérer de cette satanée pierre en carton-pâte qui s'appesantit sur ma boîte.

Mais ça c'est une autre histoire.

La dernière fable de Grand-mère

Margot Monteils

“ Approche petite, je vais te dire ce qu’il faut savoir de la vie... Tu sais, le monde n’est pas tel que te le décrivent tes parents. Ce que tu vois, de tes propres yeux, recèle des secrets que tu n’imagines pas. Et surtout, rien n’est complètement bon et rien n’est complètement mauvais. Les choses sont, voilà tout. ”

La vieille main tremblante s’approche de la joue potelée de la petite Reem pour la pincer affectueusement. “ Va jouer maintenant, va ”. Attentive, l’enfant obéit et file comme une flèche rejoindre ses frères dans le jardin. Sous les grandes palmes de la terrasse d’hiver, Grand-mère pousse un long soupir. Le fauteuil d’osier brun craque aussi, et les piailllements des oiseaux mêlés aux cris distants des enfants habillent cet après-midi d’une musique naïve.

Dans la cour intérieure, le soleil n’entre que par faisceaux poudrés. Il vient frapper d’un sceau d’or les grasses feuilles des orchidées, les jets limpides de la fontaine et les pelages des souples félins qui ondoient paresseusement entre deux bosquets. Grand-mère considère avec lassitude toute cette beauté arrogante. Elle a pris l’habitude de fermer un peu les yeux quand ils se fatiguent trop, mais son ouïe, qui reste fine malgré son âge canonique, ne filtre pas tous ces gazouillis entêtants. Depuis que son fils l’a faite venir ici, il lui semble que jamais le silence ne se fraye un passage entre les pas menus des servantes et le tintement des clochettes cuivrées qui annoncent l’heure des repas. L’opulence de cette demeure l’étouffe.

Hassan a voulu que sa mère s’installe avec sa famille et lui. Grand-mère n’avait rien demandé, elle était très bien dans sa campagne. Mais son fils, avec le ton sérieux qu’il prend parfois, l’a pressée de le rejoindre. Et une mère n’abandonne jamais son enfant.

Quand Hassan a acquis ce palais, les choses n’allaient pas si mal dans le pays. Puis, à l’arrivée du nouveau gouvernement, les campagnes ont commencé à s’agiter, il y eut quelques violences dans des régions méconnues. Et d’un coup, plus rien. Les choses se sont calmées d’elles mêmes, le peuple s’est habitué au nouveau ministre et, au village de la vieille femme, on n’a plus parlé de rien.

La petite Reem revient vers son aïeule. Elle en a assez de courir pour trouver ses frères, cachés derrière les statues. Ils se moquent toujours d’elle quand ils la voient

tourner la tête en tous sens, les yeux écarquillés pour détecter un mouvement. Ils l'appellent " Le radar " et sortent de leur cachette en riant.

Reem s'approche de Grand-mère qui, les yeux toujours fermés, respire lentement les parfums capiteux des jasmins et de la lourde glycine serpentant sur la treille. La petite fille pose une main légère sur le genou de la vieille femme. " Gidda, raconte-moi une histoire ! " Grand-mère est fatiguée mais la petite insiste. Ses grands yeux sombres la supplient avec candeur. Grand-mère reconnaît les traits de son fils dans le visage encore si tendre de la petite Reem. Elle se laisse amadouer.

" Bien, assieds-toi habibti, je vais te raconter l'histoire du beau prince Kazab... Il y avait un royaume merveilleux autrefois, sur lequel régnait le prince. Il était beau, généreux, brun, grand et séduisant, un homme parfait ! Il montait son cheval gris pour parcourir son pays et tous le saluaient respectueusement quand il passait. Mais son royaume était menacé par des monstres dangereux, des hydres venimeuses qui voulaient détruire les richesses du beau pays. Le prince devait défendre son bien, il devait protéger sa famille. Il constitua donc une grande armée pour faire la guerre à ces hydres sanguinaires. "

Suspendue aux lèvres de sa grand-mère, la petite fille a les yeux qui brillent d'excitation. La vieille femme continue :

" Le prince Kazab part donc un jour pour un long voyage vers les monstres, qui occupent le Sud. Il emporte avec lui son grand sabre et ses talismans et enfourche son cheval noir...

Reem interrompt sa grand-mère avec sa petite voix fluette :

- Non ! Tu as dit que le prince était grand et brun et qu'il montait un cheval gris ! Pas noir !

- C'est vrai ma chérie, s'excuse Grand-mère. Le prince enfourche son cheval gris et part vers le Sud. »

D'habitude, elle ne se trompe jamais et l'inspiration lui vient facilement. Mais cet après-midi, elle aurait mieux aimé rester dans son fauteuil, à se reposer, sans avoir à inventer des histoires pour les enfants. Quelque chose cependant, la pousse à reprendre :

" Le prince parcourt le chemin, il gravit des monts gigantesques et traverse des fleuves turbides. Puis il arrive dans les campagnes où se terrent les hydres maléfiques. Ce sont des grandes plaines, très fertiles, arrosées par le long fleuve qui se jette ici dans

la mer. Les gens là bas sont riches car ils cultivent de tout. Tu te souviens de ma maison dans le rif ? Avec les moutons et les poulets ? Tu te souviens comme tu aimais aller leur donner à manger tôt le matin ? Tu réveillais ta mère pour qu'elle t'enfile tes sabots et qu'elle te donne ton petit panier..."

Les yeux de l'aïeule qui oublie un instant son histoire, se perdent dans ces souvenirs, un sourire triste glisse sur ses lèvres sèches.

La petite fille tourne son regard dans la même direction que sa grand-mère. Le jardin paradisiaque continue de s'épanouir sans soucis du monde au delà des hauts murs. Après un silence, Grand-mère continue : "Kazab arrive devant le territoire des hydres. Elles sont monstrueuses mais elles se sont bien organisées pour défendre cette terre. Évidemment tu comprends, elles voulaient nourrir leurs petits. Pour se garder des attaques du prince, elles crachent un venin mortel ! De son côté, le prince possède une arme secrète et il sait qu'il viendra à bout de ces créatures rebelles. Il connaît leur faiblesse cachée. Elles sont très résistantes, mais la faim, qui les rend agressives, les tenaille et leur fait perdre des forces..."

Un petit chat traverse la terrasse de marbre, la queue levée. Il ralentit devant Reem et Grand-mère. Pensif, il avise une tâche de lumière réfléchiée par l'eau d'un des bassins dont le cloître est parsemé. Il cherche à l'attraper avec de vifs mouvements de la patte. Reem et sa grand-mère observent cet adorable manège sans le voir. Elles sont toutes deux absorbées par l'histoire de Kazab. La fillette cherche à comprendre la gêne qu'elle sent chez Grand-mère quand celle-ci, à mi-voix, parle des monstres contre le prince. L'aïeule elle, cherche ses mots. L'inspiration est fuyante, et il lui faut rassembler toute sa concentration pour arriver au bout de son récit.

" Mais, les hydres Grand Mère, elles avaient faim ? finit par demander Reem, hésitante.

- C'était des monstres ma chérie, les monstres ont toujours faim."

Reem n'ose plus arrêter Grand-mère désormais. La vieille femme reprend : " Ce prince, il n'était pas si riche... Né dans la misère, il avait acquis une fortune considérable. Tu sais, là où il avait grandi, il voyait passer les enfants des familles les plus puissantes devant son village. Avec leurs costumes moirés et leurs bijoux rutilants, tout ça lui avait fait envie. Alors, après s'être battu pour obtenir des richesses comparables, il était naturel qu'il veuille défendre ses biens. Les créatures qui habitaient sur ses terres le gênaient et menaçaient son bonheur. "

D'un coup, assaillie par un souvenir d'autrefois, Grand-mère s'échauffe toute seule. Des hommes, un jour, en ont voulu à son fils. Elle le sait, elle l'a entendu quelque part. Ce soir là, Hassan est rentré agité de l'ambassade, avec le regard perdu. Grand-mère a senti qu'il n'était pas comme d'habitude. Une mère comprend ces choses là. Son coeur s'est serré d'angoisse mais elle est restée silencieuse. Hassan non plus n'a rien dit, il s'est assis à table, comme tous les soirs et, sans toucher au repas, a regardé sa femme et ses enfants manger. Le lendemain, les servantes chuchotaient d'un air agité dans l'enceinte du palais. Des mots tels que " rébellion", "famine" ou encore "exécution" avaient été prononcés. Les regards, comme des aimants aux mêmes polarités, s'étaient évités. Puis, en quelques jours, la tension était retombée. Grand-mère n'avait plus entendu les murmures lourds et tout était revenu à la normale.

La vieille femme s'éloigne de nouveau de son récit. Elle se perd entre les chemins de la mémoire et ceux de l'histoire qui n'a pas de sens. Pourtant, Reem commence à comprendre. Timidement, elle interroge sa grand mère :

"Alors, que fait le prince Gidda ?

Grand-mère, toujours égarée dans ses pensées, secoue la tête et se ressaisit :

- Le prince Kazab, comme je te disais, connaît le point faible des habitants des terres du Sud. Leur terre, si fertile à la bonne saison, est sèche et désertique en hiver et le prince astucieux est parti au coeur de la saison mauvaise.

Tout à coup, la voix de Grand-mère se fait murmure :

- Une nuit, Kazab arrive au plus important village des hydres. Toutes sont endormies dans leurs nids de paille et ne songent pas à l'attaque imminente. Le prince parcourt leur campement, il est à la recherche d'une fée qu'il sait habiter là. C'était elle qui, lorsqu'il était enfant, lui avait promis que son destin ne serait pas fait de misère et de malheur. Kazab veut la sauver avant de...

Grand-mère s'interrompt.

- Avant de quoi ? demande Reem, suspendue à ses lèvres.

Le coeur de Grand-mère bat plus fort que d'habitude, elle continue :

- Il veut sauver cette fée avant d'en finir avec ses ennemies... souffle-t-elle. Dans une petite chaumière, au milieu des monstres assoupis, il la trouve, la réveille et lui dit de s'enfuir sans un bruit. La fée, qui connaît bien le prince, lui fait confiance. Elle rassemble quelques affaires et disparaît dans la nuit. Le prince peut ordonner l'exécution de son plan secret. Ses hommes empoignent alors des grandes torches et mettent le feu au village !

Les monstres se réveillent, alertées par l'odeur de la fumée et les cris des soldats, mais il est trop tard ! Tout se consume, ils sont piégés ! Le prince... contemple la terre qui brûle. Il lui a suffi de dire un mot pour tout incendier, puis de garder le silence.

Grand-mère s'arrête, comme frappée par ses propres paroles. Reem ose à peine respirer.

- Il lui a suffi de garder le silence... Répète finalement Grand-mère dans un souffle, comme pour elle-même. Le village n'existe plus petite. Il n'existe plus, tout est parti en fumée..."

La voix de la vieille femme se brise. Reem ne bouge pas d'un cil. Grand-mère a oublié que les enfants aussi peuvent sentir la main glacée de la tristesse se poser lentement sur leur épaule.

Le soleil a décliné, ses larges rayons s'étendent désormais en flaques cuivrées. Les murs du palais se parent de leur robe orangée pour accueillir le soir. Grand-mère s'enfonce un peu plus dans son fauteuil qui, cette fois-ci, ne craque pas. Pendant un moment, Reem ni Grand-mère ne disent un mot. L'air est d'une délicate tiédeur, pas un bruit ne vient perturber cet instant.

- Voilà petite, tu sais tout..."

Mais peu importe... pense la vieille femme, peu importe les fables d'une grand mère, ce qui compte, ce n'est pas ça...

Dans le jardin, les oiseaux se sont calmés, la brise ne fait plus tant bruissier les longues palmes des bananiers, même la fontaine semble écouter respectueusement, autre chose enfin que son propre babil. L'aïeule tend l'oreille elle aussi. Pour la première fois depuis longtemps, elle croît entendre la grave mélancolie qui attire tout à la terre, ce silence profond qui suit parfois certains désordres. Elle écoute, immobile, et la petite fille écoute aussi.

Grand-mère respire lentement. Ses paupières se ferment d'elles-mêmes.

Doucement, elle accepte ce néant qui habite en elle depuis des mois. Il envahit sa poitrine, un vide qui emplit tout son être. Les mains de la vieille femme, ridées jusqu'au bout des doigts, se décrochent peu à peu des accoudoirs. Elle flotte dans des limbes purs. Enfin, Grand-mère s'endort pour de bon. *Grand-mère ?* appelle Reem. Au fond d'elle-même, la fillette a compris. Elle ne veut simplement pas encore y croire. Alors elle écoute, patiente, le silence qui s'écoule.

Portrait d'un homme

Taha El-Idrissi

Je vis seul. J'ai quarante-trois ans. Mes parents sont décédés. Je n'ai ni frère ni sœur. Aujourd'hui, à 9 heures pile, on viendra me prendre ma vie. Tout a mené à ça. Le chemin venant du néant, conduisant au néant, n'était que néant. Il est 9 heures moins le quart. J'aurais dû écrire ça avant. Je n'aurai pas le temps de tout expliquer. Je commencerai donc par le plus important : le regret. Non pas de mourir. Mais de ne pas avoir vécu. Je parlerai donc de ma vie et non pas des circonstances de ma mort. Je les connais, mais elles ne m'intéressent pas autant que les occasions ratées de mon existence. Un homme qui s'approche de sa mort ne peut parler que de sa vie... Or, même si celle-ci n'a pas eu d'importance pour moi, il est essentiel que je puisse enfin dépeindre mon regret. Sans espoir. Sans avoir à préciser : « Sans regrets » une fois énoncé la totalité de mes remords.

Je serai franc pour une fois que j'en ai l'occasion.

Je n'aurais jamais pu rendre une femme heureuse. Toutes mes conquêtes amoureuses finissaient par rendre l'âme à force d'ennui. Je ne vois pas comment elles se seraient développées autrement. Peut-être est-ce le cas pour tout le monde. Mon isolement me conduisait inévitablement à l'indifférence. Je n'aurais jamais pu rendre quelqu'un heureux. Je n'ai pas été malheureux. Je suis simplement étranger à moi-même et au monde, et aux lois qui le gouvernent. Je n'y vois rien d'autre que l'aspect arbitraire. Des relations amoureuses, j'en ai eues sans jamais en avoir. Ce principe est susceptible d'être calqué sur l'intégralité de mes expériences. Je ne suis ni dedans, ni dehors. Mes jours n'ont été qu'une désolante tentative d'appartenir à un *quelque part*, d'être dedans, avec ce risque de croire qu'un bonheur m'était réservé dans le monde. J'avais tort de me projeter dans l'avenir. Je n'aurais jamais dû renoncer à la fatalité. J'aurais préféré mourir après avoir vécu une vie monotone et solitaire. Bien que la mienne ne fût pas vraiment peuplée d'individus, j'aurais aimé n'y avoir inclus personne. Je n'ai le mérite que du mystère et de l'anonymat. Les femmes qui m'aimèrent en furent désolées. Je ne leur prêtai point l'attention qu'elles voulaient. Elles finirent toutes par me quitter. À vrai dire, au bout des premiers mois d'une

relation amoureuse, je commençai déjà à programmer sa fin. C'était une gravité à part entière, qui, tout en me portant à en désirer l'issue, me renseignait sur la culpabilité que je sentirais si j'en devenais l'artisan. C'était moi qui créais la rupture. Mais c'était elle qui formulait la phrase habituelle : *Je te quitte*, me disait-elle, sans jamais comprendre qu'elle n'avait pas vraiment eu son mot à dire. Inutile de parler amour. Aucune relation n'a su stimuler en moi un changement, un sentiment quelconque. Il ne fallait pas en parler. J'ai perdu du temps.

Il y a quelques jours, j'étais professeur à l'université. J'ai longtemps pensé à ma démission. Il était hors de question que je m'adresse oralement à l'administration, et je n'allais surtout pas leur écrire. Je suis parti sans avertir personne. La vérité c'est que je n'ai jamais eu de vocation pour l'enseignement. Le temps n'a fait que confirmer cela. Par ailleurs, le monde académique était gangréné par une forme tacite de corruption dont je m'apercevais à mesure que je grimpais les échelons. J'ai développé du dégoût pour mes collègues, et l'ambition stupide des jeunes étudiants me donnait l'impression d'avoir toujours existé dans un monde à part, ce qui me prouvait simultanément que j'étais dans le mauvais endroit. J'ai été jeune comme eux, il y a déjà très longtemps me semble-t-il, mais je ne me suis jamais permis de succomber au spectacle merveilleux que serait la vie. Pour moi, rien n'a jamais eu de sens, et il existe ceux qui n'arrivent pas à en créer. C'est ma seule conviction. Lorsqu'il sera temps, je ne serai plus là. J'aurais confirmé l'absence de sens. J'aurais eu raison sur quelque chose au moins.

Ce qui est paradoxal, c'est que tout me prédispose à aimer ce monde universitaire, à ce que j'en sois le garant et le défenseur ; jeune étudiant, j'avais bénéficié d'une bourse, je n'ai jamais eu de mauvais professeurs, j'ai fait de bonnes études, mes parents étaient fiers de moi, ils étaient de bons vivants. Je me demande des fois comment il est possible qu'un si grand mal puisse résulter de l'union de deux si grands bonheurs. Je n'ai jamais vu ma mère pleurer, ou mon père crier. Ils étaient simplement heureux, tout le temps souriants, pensant sans doute que j'allais devenir un grand académique. Je finis par le penser moi aussi. J'ai appris à y croire jusqu'au jour où ils moururent tous les deux. Ce jour-là, ma haine vis-à-vis de ma profession, et du monde universitaire en général, s'est vue concrétisée. Elle n'était tout simplement plus escamotée, elle ne pouvait plus être contenue, elle n'avait point de compensation dans leurs sourires, car ils n'étaient plus là. J'ai réalisé que ma vie n'a été en

somme qu'un mensonge, et j'ai fait la paix avec le fait que j'allais continuer à me mentir, à mener un train de vie ordinaire, c'est-à-dire fondamentalement désagréable. Je n'ai jamais voulu devenir professeur à l'université, et il m'arrivait de penser que si je n'avais pas bénéficié de cette bourse, je n'aurais pas été aussi aveugle. Mais peut-être que je l'aurais été autrement.

Ce qui fut réel pour moi semble ne point être justifié dans sa réalité. Mon existence est comme dépourvue d'un point de départ, d'un élément catalyseur. J'ai découvert le monde et les sentiments dans un *groupe* équiprobable, où je sens simultanément ce que je sens et sa négation. J'ai toujours su démentir la vérité de mon existence. Maintenant, séparé de ma mort par le souffle fugace d'une dizaine de minutes, il m'est clair qu'un homme n'ayant que des doutes sur son existence se trouve naturellement dans ce point de jonction où il est tout et rien à la fois. Vrai et faux. Mort et vivant. Les aiguilles de ma montre font un bruit monotone. Une phrase me vient à l'esprit : « *Le temps n'existe pas. Seules les montres existent.* » Une phrase qui n'indique rien. En tout cas, c'est l'opinion d'un homme qui sait que son temps est révolu. Un homme qui a, malgré tout, envie d'énoncer que la mort n'existe pas non plus... envie d'un dernier paradoxe.

Mon téléphone sonne pendant toute la matinée. On ne s'inquiète pas de mon état car je n'ai pas d'amis. On veut savoir si je reviens ou pas. Une chose est sûre : peu importe l'issue de cette nuit, jamais je ne remettrai le pied à l'université. Ma nature m'a disqualifié de la société des hommes. Je me suis isolé à un jeune âge et aucune force n'aurait pu m'en dissuader. Je me livre, en écrivant ce texte, à la totalité de cette force, à ce qu'elle me suggère de plus profond : ma propre mort.

Où se trouverait ma vérité donc ? Serait-elle enfouie dans ce bon geste que j'ai accompli sans le vouloir, durant cette matinée d'octobre où j'aidai un aveugle à traverser la rue ? Serait-il vrai que ma nature est bonne ? Mais que penser du jour où je fus mauvais ? A l'évidence, je n'en dirais pas grand-chose. Je n'ai été mauvais que sur leurs langues et dans leurs têtes. Il en est de même pour mon éventuelle bonté.

Souvent m'a-t-on traité d'égocentrique. Je ne sais pas ce que ça signifie, mais je sais ce qu'ils voulaient dire par là. C'était absurde de m'affilier à cette manière d'être, de me figurer dans une logique de prééminence du moi... Un homme qui, au fond, espère qu'un jour, tout

le monde lui serait identique. C'était absurde car, ne voyant que moi dans le monde, je ne pouvais que me haïr. Par *égocentrique*, ils désignaient l'homme fasciné par lui-même, mais pas moi... un homme qui se hait. Je n'ai jamais essayé de leur expliquer cela, car ils étaient condamnés à ne voir dans mon argumentation que la preuve de leur théorie. Je n'ai pas voulu les entendre parler. Je n'ai jamais eu de vrais amis, juste des gens que je connaissais par leurs prénoms, mes parents qui étaient morts, et des femmes qui voulaient que je sache tout sur elles. Tel fut ce qui m'était dû d'accomplir. Et je l'ai accompli, une vie sans intérêt, solitaire et monotone, mais qui avait toutes les raisons d'être.

Décidément, il est très simple d'écrire sur soi-même quand le temps presse. Je ne m'attendais pas à une telle facilité. Je pense que c'est dû au temps que je n'ai plus. J'ai bien fait d'attendre jusqu'à la fin pour écrire *quelque chose* sur ma vie, je n'aurais peut-être pas pu, autrement. J'aurais peut-être été trop vrai. Les détails n'importent plus, à la fin. Je ne sais pas pourquoi j'ai toujours cru au contraire. Peut-être ai-je entendu un jour une vieille femme parler avec un nombre considérable de détails du temps où elle fut heureuse. Peut-être que c'était l'unique jour où elle fut heureuse. Peu importe, je ne savais pas que ce ne serait que le schéma qui resterait. Peut-être que c'est pour plus tard que ma vie se déroulerait devant mes yeux ; lorsque l'homme casqué pénétrerait dans ma pièce. S'il me reste du temps, j'y reviendrai.

Au fond, ce n'est pas une question de vie ou de mort. Ce qui adviendra de moi est le résultat de ma détestation du mouvement qui se définit par sa destination, pas de la répugnance que me provoquerait la notion de la vie, ou encore l'enchantement que l'idée de la mort ferait naître en moi. La mort est une gentillesse faite à la vie, et l'immobilité est une grâce de la mort. C'est dans la perspective de ne plus être susceptible de pensée que je retrouve ma paix. Lorsque le mouvement sera aboli, et que l'engrenage alimentant mon cerveau se sera tari, je serai enfin *dedans*. Mais je ne sais pas si ce n'est que ça, *la mort*. C'est pour cela que je ne la désire pas totalement. La mort est une certitude qui a lieu lorsque l'incertitude est consumée. Je me demande si ce n'est le cas pour toutes les choses. La vérité devrait-elle toujours venir après le mensonge ? Existerait-il un cas de figure où la vérité viendrait avant le mensonge ? Je ne pense pas. C'est toujours après un grand déroulement de mensonges que les amoureux se disputent enfin. La vérité est évidemment dans la dispute. Peut-être

qu'il y a moyen de modéliser mathématiquement cette convergence de mensonges vers la vérité. La difficulté est dans la vérité car elle n'est pas unique.

Personne n'est étonné de mon absence de larmes. Je sais qui je suis, et je sais que je n'ai pas ma place *ici*. Je crois pourtant qu'il existe des gens comme moi ; des hommes qui ont vu se défaire leurs existences à mesure qu'ils en gravissaient les échelons. Nos vies n'ont été qu'un moment passé à penser. Des vies dépeuplées d'évènements, qui se sont déroulées dans un deuil silencieux. Et pourtant, j'ai été libre. Pas totalement, à l'évidence. Très souvent ai-je entendu des collègues débattre de ce que la liberté voulait dire dans le monde. Ils étaient pour la plupart des libéraux. J'ai remarqué, durant mes années à l'université, que les gens créatifs étaient pour la plupart des libéraux. Je ne voyais aucun intérêt à leur débat, car c'était simple pour moi : qu'elle soit totale ou partielle, la liberté fait mal car on en fait un très mauvais usage. J'aurais aimé être moins libre, mais je n'avais pas assez de sympathie pour les gens. Je suis demeuré libre, j'ai renoncé à ma propre absurdité, je me suis livré à celle de l'univers.

J'ai assisté, toute ma vie, à des discussions que je trouvais inutiles. Il n'y a absolument rien à dire qui soit intéressant, ou utile. Ce texte, de même, est inutile. Il ne sert à rien. C'est un moment parmi d'autres, qui a le privilège d'évoluer au-delà de ses limites temporelles. Ce n'est que le dernier moment. Rien de plus con. Je n'ai pas besoin de consolation. L'heure sonnera dans si peu de temps.

Ce matin – qui semble si loin déjà – je suis sorti courir. Je ne me suis pas arrêté. J'ai fait un nouveau parcours. Cela a toujours été le cas. Lorsque j'étais fatigué, j'ai rebroussé chemin en courant. La fatigue, en dehors de ma tête, ne peut exister nulle-part. J'aurais couru jusqu'à la mort, mais j'avais rendez-vous avec elle le soir. Je cours souvent. J'aime écouter mon cœur battre, et mes poumons hurler. J'aime sentir les effets néfastes de la nicotine. Je vis dans une ville polluée. Lorsque je cours, je respire un air lourd de gaz. Je ne sais pas, du coup, si le bien que courir me ferait était plus grand en absolu que le mal que la pollution m'infligerait. Ce n'est peut-être pas la peine de se faire du bien dans tant de mal. Je me trouvais en train d'y penser ce matin, comme tous les autres matins, alors que je prenais conscience de cet air vicié que j'inspirais et laissais ravager mes poumons déjà éprouvés par la course. Je ne fais pas du jogging. Je suis un décadent. Je sprinte pour n'arriver nulle-part. Je sais d'avance qu'il n'existe pas de destination. Il n'en a jamais existé. Mises à part

la fatigue et la pollution, je me rappelle être passé à côté d'adolescents jouant un match de foot. Eux aussi faisaient du sport en respirant le même air que moi. Ils en étaient moins conscients, et quelque chose me dit qu'ils n'en seraient jamais totalement conscients. C'est dans cette idée que ma solitude se justifie, car lorsque je prenais conscience d'une facette de l'existence, j'en devenais simultanément le captif. Je suivais ses incitations jusqu'à leurs confins. Ces enfants, ces hommes, ils prenaient la vie comme un amas d'informations aléatoires sans en suivre aucune. Il est impossible d'être hyper conscient sans la solitude. Et ma nature me fut attribuée par les circonstances de ma vie ; celles-ci n'ayant rien de spécial. Absolument rien.

À quoi ressemblerait demain ? Se pourrait-il qu'une guerre mondiale éclate une heure après ma mort ? Est-elle si improbable dans ces temps d'équilibre (et non de paix) ? À quoi ressemblerait la vie des autres vus de haut ? Je ne pense pas que grand-chose arriverait. La vérité c'est que je ne sais pas ce que *grand-chose* veut dire. Je sais pourtant que la civilisation se meurt, et que les jours ne font qu'annoncer la fin programmée depuis le début. On s'en est rendu compte tôt, mais on a tout oublié. Je sais aussi que les valeurs et les attitudes empirent de génération en génération. Je sais que la civilisation industrielle s'effondre elle aussi. Tout s'effondre.

De nos jours, il est possible de commettre l'impensable. Internet a permis ça. Il est possible d'embaucher un tueur à gages. Lui dire d'accomplir des choses que tu ne peux pas accomplir pour des raisons simples. C'est ce que j'ai fait. Je ne sais pas à quoi m'attendre. Mon tueur a pour directives de me tuer. C'est un homme que j'ai payé qui viendra me tuer dans mon appartement. Je ne connais que son pseudonyme : @*silhouette-grise*.

Mon tueur, s'il vient, est susceptible de faire plusieurs choix. Il pourrait me battre jusqu'à la mort, mais pas tout à fait, pour me laisser dans une douleur inimaginable. Les gens comme ça existent, et il est raisonnable de s'attendre à ce qu'un tueur à gages en fasse partie. Je crains ce scénario. Mais je tiens fort à ce qu'on me tue et ne veux ni trop m'impliquer dans les détails de ma mort, ni planifier mon suicide par moi-même. Je veux que cela arrive et que cela finisse. Je tente ma chance.

Et puis, il est tout à fait possible que l'homme casqué ait un visage d'homme, qu'il soit conscient de mon désir et qu'il essaye de me convaincre de rester. Je ne veux surtout pas

que cette version des faits se confirme. Je n'ai pas envie qu'on essaie de me dissuader. Je me déclarerais vaincu par ennui. Je regagnerais ma vie normale, sans les quinze milles que j'aurais payés pour de très mauvais conseils. Ce ne serait pas la mort, mais sa propre mort. De cette possibilité, je lui avais dit, durant notre si brève correspondance, que ce n'était pas la peine d'avoir pitié de moi. Il m'a répondu que c'était son affaire. J'ai voulu lui rétorquer que c'était son travail, mais j'ai eu peur de l'éloigner. Il était le seul ayant répondu à ma requête.

Enfin, il est possible que le tueur à gages en soit un vrai, qu'il me tue dans la froideur que je cherche, un *Glock* muni de silencieux contre mon front, moi à genoux dans la salle à manger, lui, tout en noir, ne pensant à rien autre qu'à son argent. C'est ça que je veux.

Peu de gens ont écrit l'heure de leur mort avec la précision chirurgicale du destin. Je crois savoir ce que je veux. Je n'ai pas envie d'avoir tort, mais je sais que cela est concevable. Je veux que l'homme me tire une balle dans la tête, mais je sais aussi qu'il est possible qu'il me donne une liste de raisons pour vivre.

J'entends des pas. Dans quelques secondes, une silhouette grise frappera à ma porte, pour prendre mon argent, et ma vie dans les meilleurs des cas. Une succession simple et rapide. Un état optimal. Et si elle me demande si je suis sûr de vouloir le faire, je répondrai par la négative, rien que pour ne pas avoir à écouter ses histoires.